

# LES AMIS DE GEORGE SAND

Association déclarée (J.O. 16 - 17 Juin 1975)  
Placée sous le patronage de la Société des Gens de Lettres

Siège social : Musée de la Vie Romantique, 16, rue Chaptal - 75009 Paris

**Courrier** : 12, rue George Sand, B.P. 83 - 91123 PALAISEAU Cedex

Répondeur & Fax : 01 60 14 89 91

e-mail : [amisdegeorgesand@wanadoo.fr](mailto:amisdegeorgesand@wanadoo.fr)

Internet : <http://www.amisdegeorgesand.info>



Afin de mieux faire connaître la vie et l'œuvre de George Sand, l'association Les Amis de George Sand a numérisé et mis en ligne le présent numéro de sa revue, sous la forme d'un fichier PDF permettant la recherche de texte.

Toute reproduction, même partielle, de textes, d'articles, ou d'illustrations, doit faire l'objet d'une autorisation préalable.

Copyright © 1983 Les Amis de George Sand

# LES AMIS DE GEORGE SAND

Association placée sous le patronage de  
la Société des Gens de Lettres

Publié avec l'aide du Centre National des Lettres



*G. Arnould del.*

*Le Pont de Rialto*

*F. Ylliers scul.*

1983 — N° 1

Nouvelle Série N° 4

# LES AMIS DE GEORGE SAND

Association placée sous le patronage de  
la Société des Gens de Lettres

40, rue Beaujon — 75008 Paris

## Bureau

Président	Georges Lubin
Vice-Présidentes	Aline Alquier Yvonne Grès-Veron
Secrétaire Générale et responsable de la publication	Bernadette Chovelon
Trésorière	Jeannine Tauveron

## Conseil d'administration

Mme Aline Alquier — Mme Mizou Baumgartner — M. Thierry Bodin —  
Mme Brosse-Giran — M. Pierre Brunaud — Mme Chevereau — Mme Bernadette  
Chovelon — Mme Yvonne Grès-Veron — M. Georges Lubin — Mme Francine Mal-  
let — M. Jacques Marillier — Mme Jeannine Tauveron.

## Cotisations:

Membres actifs	60 F
Membre bienfaiteur	120 F
Membre d'honneur	200 F

Les chèques (bancaires ou postaux) doivent être libellés au nom de *l'Association des Amis de George Sand*.

Envoyer les chèques bancaires à Mme Tauveron, Lycée Condorcet, 8, rue du Havre, 75009 Paris.

Prix: 25 F

Dépôt Légal Juillet 9183. Paris — ISSN 0244-296

Imprimerie P.A.I.S.A., 75002 PARIS, Tél.: 742 30 14

## SOMMAIRE

Georges LUBIN	Adieu à Pierre Salomon..... 3
Pierre SALOMON	Les trois premières "Lettres d'un Voyageur"..... 4
Ruth JORDAN	Une lettre inédite découverte en Angleterre..... 14
Jean GAULMIER	A propos de "Lavinia"..... 20
J. MARILLIER	Antoine Claude Delaborde (fin)..... 23
F.GOURON	G. Sand et les animaux..... 29
J. RAZGONNIKOFF	A la maison de Dostoïevski..... 31
Aline ALQUIER	De "l'enfant du siècle" à la "merlette blanche" ... 33
Claude TRICOTEL	G. Sand sur les planches..... 36
B. CHOVELON	La vie de la Société..... 39
Informations:	Conférences, expositions, publications..... 41

Les illustrations de la couverture et de la page 6 sont tirées du guide de Quadri, **Huit jours à Venise**, 1828. — Celle de la page 15 est la reproduction du faux-titre de l'édition d'**Indiana** dédiée par George Sand à sa tante Maréchal.

## ADIEU A PIERRE SALOMON

Les études sandistes sont en deuil.

Le 20 avril est mort subitement à Boulogne-Billancourt mon ami Pierre Salomon, alors que rien ne faisait prévoir une disparition soudaine.

Né à Poitiers le 31 décembre 1902, Pierre Salomon avait fait des études brillantes au lycée de cette ville jusqu'en Khâgne où je l'avais connu. Nous nous sommes un temps perdus de vue, et c'est George Sand qui nous a réunis dans les années cinquante. Il avait alors une belle carrière de professeur, après l'agrégation des lettres: lycées de La Rochelle, de Poitiers, Pasteur de Neuilly, Condorcet, Poitiers encore et en même temps Faculté des Lettres, Inspecteur d'Académie de l'Yonne, Professeur à Janson-de-Sailly, proviseur des lycées de La Roche-Sur-Yon, de Clermont-Ferrand, et enfin lycée Buffon à Paris, où il a terminé après avoir subi les fièvres et les palabres de 1968.

Les occupations absorbantes du professeur, de l'administrateur, et n'oublions pas: du père de famille de quatre enfants ("un père admirable", m'écrit sa fille aînée), ne l'avaient pas empêché de se livrer à des travaux de longue haleine. Je souris quand je retrouve sous sa plume, dans la première lettre qu'il m'écrivait après nos retrouvailles: "J'ai renoncé, faute de temps, et peut-être de courage, aux gros travaux". Salomon manquant de courage? Quelle serait alors sa production s'il en avait eu? Ne le croyez pas: les preuves sont là, indiscutables, de son ardeur au travail secondées par des connaissances très étendues et une rare finesse de jugement.

Résumons: un **Précis d'histoire de la littérature française**, ouvrage d'initiation, allant de la Chanson de Roland à Sartre et Camus, sous une forme obligatoirement condensée (et l'on sait quelles difficultés se présentent dans ce cas); une biographie de **George Sand** qu'il a refaite et actualisée dans les derniers mois de sa vie; l'édition de cinq romans de George Sand, dont **Indiana** (pour lequel il était seul), **La Mare au Diable**, **François le Champi**, **La Petite Fadette**, **Les Maîtres sonneurs** (en collaboration avec son ami Jean Mallion); des éditions critiques du théâtre de Musset, du théâtre et des romans et nouvelles de Mérimée, des études sur **Le Roman et la nouvelle romantiques**, sur **Les Poètes du XVI<sup>e</sup> siècle**, sur Baudelaire, etc... sans parler de nombreux articles, et de la direction d'une collection aux éditions Masson.

Plusieurs distinctions lui avaient été attribuées au long de sa carrière: officier de la Légion d'honneur, officier de l'Ordre national du Mérite, officier des Arts et Lettres, etc... Il était membre, et l'un des plus écoutés, de notre Conseil d'Administration: à notre dernière réunion, le 22 mars, nous l'avons vu encore plein de vie, d'humour et de sereine philosophie.

Je relis ce soir avec émotion les lettres que j'ai reçues de lui pendant quinze ans, au sujet de George Sand pour la plupart. On y voit la conscience scrupuleuse d'un érudit qui ne se croyait jamais assez informé, et cherchait toujours à préciser, à corriger, à affirmer ses jugements. On y voit aussi sa modestie, qui était grande, et qui le rendait encore plus sympathique.

On retrouvera, dans son dernier article que nous avons le privilège de publier, toutes les qualités d'exposition et de style qui caractérisaient ses productions antérieures, et qui n'auront plus, hélas, l'occasion de s'exercer désormais.

*Georges LUBIN*

## LES TROIS PREMIERES LETTRES D'UN VOYAGEUR ET LA LITTERATURE DE VOYAGE

La publication de deux éditions nouvelles des *Lettres d'un voyageur*, celle de Georges Lubin<sup>1</sup> et celle d'Henri Bonnet<sup>2</sup>, a rendu accessible ce beau texte. Il est accompagné dans les deux cas de notices de présentation excellentes. Tout ce que je me propose de faire, c'est d'ajouter à ces notices quelques remarques complémentaires. Je bornerai mon étude aux trois premières lettres. Ecrites de Venise, elles constituent un ensemble, dont les rapports avec la littérature de voyage méritent d'être examinés de près.

Les récits de voyage, déjà nombreux au XVIII<sup>e</sup> siècle, connaissent à l'époque romantique une vogue accrue. Ils se présentent sous deux formes : le recueil de lettres ou la narration suivie. George Sand, après avoir utilisé le premier procédé dans *Les lettres d'un voyageur*, adoptera le second dans *Un hiver à Majorque*. Elle n'a pas été la seule parmi les grands écrivains romantiques à aimer, malgré son caractère factice, le genre de la lettre. Mérimée avait publié en 1831 et 1832, dans la *Revue de Paris*, trois *Lettres d'Espagne*<sup>3</sup>, et il donnait à son ami Grasset, le 30 décembre 1831, le conseil suivant : « *Je vous engagerais à écrire de suite vos souvenirs de Grèce sous forme de lettres* ». Plus tard Victor Hugo aura lui aussi recours à ce procédé pour raconter ses voyages de 1838 et 1839 dans la région rhénane<sup>4</sup>.

George Sand aurait-elle été plus ou moins influencée par l'exemple de Mérimée? Ce n'est pas impossible. Le 3 septembre 1832, elle se déclare impatiente de lire un numéro de revue « *où il y a du Mérimée* »<sup>5</sup>. Il s'agit probablement du numéro de la *Revue de Paris* datée du 26 août précédent, numéro qui contient la troisième *Lettre d'Espagne*. Cette lettre a pour sujet *Les voleurs en Espagne*. Sujet éminemment picaresque. Or George Sand tombe aussi dans le picaresque, contrairement à ses habitudes, lorsqu'elle s'attarde à conter les mœurs des gondoliers de Venise<sup>6</sup>. Reconnaissons que le sujet est banal et que si, à cette occasion, elle s'est souvenue de Mérimée, qu'elle avait cessé d'admirer comme homme, mais qu'elle admirait encore comme écrivain, elle n'en a rien laissé voir. Le ton désinvolte qu'elle adopte assez souvent dans ses lettres de Venise, et que l'on ne retrouvera pas dans *Un hiver à Majorque*, pourrait aussi faire songer à Mérimée, mais il s'explique par bien d'autres raisons, ne serait-ce que les exigences du genre et un côté jeunesse estudiantine qu'elle cultivait encore.

Peut-être certaines relations de voyages en Italie nous fourniront-elles des occasions de rapprochements plus significatifs. Annarosa Poli remarque fort judicieusement que les relations ont parfois l'air de se copier les unes les autres<sup>7</sup>. George Sand aurait-elle échappé à la règle commune? La question se pose surtout pour les lettres II et III. Car la première lettre est assez particulière. D'abord pour son lyrisme. Ensuite parce que l'itinéraire suivi<sup>8</sup> n'est pas celui des circuits touristiques habituels. Deux curiosités pourtant la jalonnent, auxquelles George Sand consacre les développements nécessaires, en s'efforçant de ne pas trop parler comme un guide : les grottes d'Oliero et le village de Possagno, lieu natal du sculpteur Canova. Elle regarde avec envie dans le lointain les premières cimes du Tyrol. Avait-elle déjà lu le livre de Mercey publié à Paris en 1833 *Le Tyrol et le Nord de l'Italie*?<sup>9</sup> C'est un ouvrage en deux volumes illustré de belles lithographies et où le journal de voyage proprement dit est entrecoupé d'anecdotes, de réflexions, de traits de satire. Elle le possédait dans sa bibliothèque avec une dédicace de l'auteur. On ne peut préciser à

quel moment il lui fut donné. Mais la méthode de narration qu'elle suit ressemble assez à celle de Mercey.

Les sujets traités dans les lettres II et III (promenades à travers Venise et excursion dans l'archipel) sont beaucoup plus classiques et de ce fait, risquent de présenter des analogies avec les récits des autres voyageurs qui ont visité l'Italie vers la même date. Or ces récits sont nombreux. Pour les années 1817 à 1833 j'en ai recensé vingt-sept rédigés en français et je ne prétends pas avoir établi une liste exhaustive.

Ces récits n'entrent pas tous dans notre propos. Il n'est pas question de Venise ni dans le livre de Castellán, ni dans celui de J. M. L. Boz, ni dans **Promenade en Italie** (1823). Stendhal ne consacre à Venise que quelques pages. C'est que beaucoup de voyageurs se contentaient de l'itinéraire indiqué dans le titre de l'ouvrage de Stendhal: Rome, Naples et Florence. Passer par Venise représentait un long détour.

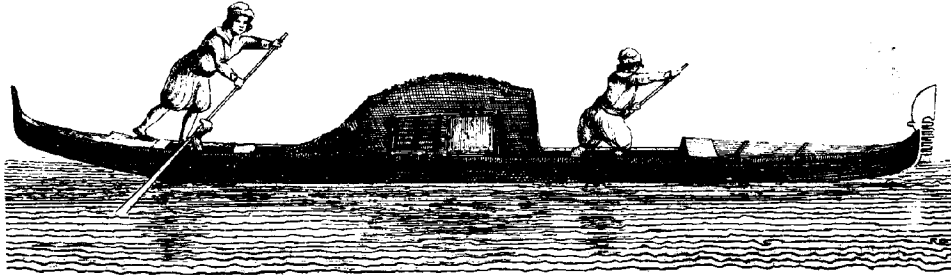
Finalement trois ouvrages surtout ont retenu mon attention. D'abord celui de Lady Morgan, **L'Italie**, traduit de l'anglais en 1821. C'est un livre célèbre. Il est de tendance libérale, c'est à dire violemment hostile à l'Autriche et quelque peu anticlérical. Les pages où il est question de Venise se trouvent dans le tome IV. L'anonyme intitulé **Itinéraire et souvenirs d'un voyage en Italie en 1819 et 1820** est aussi un ouvrage important. Il fut publié en 1829 et comprend quatre volumes in-8°. Dans le tome premier quatre «*journées*» sont consacrées à Venise. Nous avons cru devoir également retenir le récit d'Auguste Brizeux publié dans la **Revue des Deux Mondes** le 1<sup>er</sup> avril 1833 sous le titre **Fragments d'un livre de voyage - Venise**.

Quelles remarques peut-on tirer de la confrontation de ces trois ouvrages et de quelques autres, que nous signalerons chemin faisant, avec les Lettres de Venise?

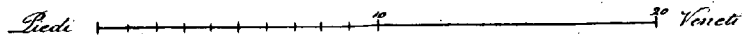
Sur l'aspect général des monuments de Venise il y a peu à dire. Car George Sand ne s'attarde pas à les décrire. Elle se contente d'en donner une vue d'ensemble: «*La tour de Saint-Marc, les coupoles de Sainte-Marie et cette pépinière de flèches et de minarets qui s'élèvent de tous les points de la ville se dessinaient en aiguilles noires sur le ton étincelant de l'horizon*<sup>11</sup>». Elle est frappée par le caractère oriental de l'architecture. La décoration extérieure des palais offre, dit-elle, de «*grandes dentelles mauresques plus sombres que les portes de l'enfer*<sup>12</sup>». Avant elle, Lady Morgan avait évoqué le spectacle des tours, tourelles et clochers qui se détachent sur l'eau et ces «*palais magnifiques mais dégradés qui, avec leur beaux et légers balcons et leurs fenêtres arabesques, leurs portiques de marbre, leurs bizarres cheminées paraissent avoir été transportés de quelque cité d'Orient*<sup>13</sup>.» Rien de plus banal que de parler de l'orientalisme de Venise, surtout à cette époque où la mode de l'Orient était si forte.

Banales aussi les descriptions de gondoles et les notations relatives aux habitudes et mœurs des gondoliers. Du moins George Sand a-t-elle le mérite de ramasser en une expression vigoureuse une comparaison que ses prédécesseurs ont développée un peu complaisamment: «*Cette gondole noire comme un cercueil*», dit-elle<sup>14</sup>. Lady Morgan notait un peu gauchement que les gondoles sont «*toutes drapées de noir comme pour se joindre à une procession funéraire*<sup>15</sup>». L'auteur anonyme de l'**Itinéraire** de 1829 donnait une description plus détaillée: «*Au premier abord l'aspect d'une gondole a quelque chose de lugubre qui répugne. C'est un bateau long et étroit au milieu duquel s'élève une petite chambre semblable à la caisse d'une voiture, tendue intérieurement et extérieurement d'un drap noir garni de galons et de houppes de laine de la même couleur. Quelquefois de larges bandes de toile grise se croisent sur l'impériale et donnent à cette tenture l'apparence d'un drap mortuaire*<sup>16</sup>». Le baron de Mengin-Fondragon explique qu'il y eut un temps où les

Vénitiens, désireux de s'éblouir les uns les autres, mettaient tout leur luxe dans leurs gondoles. Pour réprimer les excès de ce luxe, la sérénissime république décida que toutes les gondoles destinées à circuler dans les canaux de la ville seraient uniformément peintes en noir ou tendues d'étoffes noires. Il se peut que George Sand, qui s'intéressait à l'histoire de Venise, n'ait pas ignoré ce détail. Mais elle ne le mentionne pas dans les *Lettres d'un voyageur*. D'ailleurs il n'y avait guère sa place, les digressions historiques ne sont pas dans l'esprit des *Lettres d'un voyageur*.



## Gondola Veneziana



Lady Morgan n'insiste guère sur les usages des gondoliers. L'auteur de l'*Itinéraire* anonyme en parle longuement, mais moins longuement que George Sand, qui avait eu le temps de se familiariser avec eux. Il décrit comment ils manœuvrent leur barques. Il évoque les couplets qu'ils psalmodient d'une voix rauque et grossière. «*Voix de grenouille enrhumée*», «*enrouement chronique*»<sup>17</sup>, écrit de son côté George Sand. Il raconte leurs disputes, qu'ils émaillent d'injures, sans jamais en venir aux mains. Tout cela se trouve chez George Sand, ainsi que la vision des barques transportant «*des pyramides de plantes potagères et de fruits*»<sup>18</sup>.

George Sand et l'auteur anonyme se rejoignent sur un autre point. Tous deux ont été sensibles à l'atmosphère de moiteur étouffante, qui pèse sur Venise en de certains jours. Relisons le début de la troisième *Lettre d'un voyageur*. «*Depuis quelques jours, nous errons sur l'archipel vénitien, cherchant un peu d'air vital hors de cette ville de marbre qui est devenue un miroir ardent; ce mois-ci surtout, les nuits sont étouffantes. Ceux qui habitent l'intérieur de la cité dorment tout le jour, les uns sur leurs grands sofas, si bien adaptés à la mollesse du climat, les autres sur le plancher des barques. Le soir ils cherchent le frais sur les balcons ou prolongent la veillée sous les tentes des cafés... Mais on n'entend plus les rires et les chansons accoutumés... De longs nuages noirs arrivent des Alpes et passent sur Venise*»<sup>19</sup>. Ouvrons maintenant l'*Itinéraire* anonyme. «*Hier les nuages étaient bas, une lourde atmosphère pesait sur les poumons. La température était humide et tiède. Dans les rues, il ne passait presque personne. Assis à la porte de leurs boutiques, les marchands, les artisans oisifs cherchaient à respirer plus librement. Dans leurs barques, les matelots couchés nonchalamment n'avaient plus ni force ni activité. Redoublant d'indolence, les Orientaux, qui abondent à Venise, se reposaient étendus sur les bancs des cafés, buvant des sorbets; ou bien dans une grave immobilité, ils regardaient se dérouler la fumée de leurs pipes*»<sup>20</sup>.



La ressemblance est frappante. A lire ces deux pages ainsi détachées de leur contexte, on remarque à peine que les deux descriptions se situent à des saisons différentes: celle de George Sand en juillet, celle de l'auteur anonyme en novembre.

Le thème de l'excursion classique à l'île San Lazzaro va nous permettre d'établir d'autres rapprochements non moins curieux. George Sand avait fait cette excursion en compagnie de Pagello le 13 Juillet 1834. Si l'on en croit la troisième **Lettre d'un voyageur**, deux autres personnes aux noms fantaisistes, Beppa et l'abbé Pano-rio, auraient également participé à la promenade.<sup>21</sup>

Ici se pose la question de l'utilisation que George Sand a pu faire du guide d'Antonio Quadri,<sup>22</sup> qu'elle avait, semble-t-il en sa possession. Ce guide consacre une journée (la huitième et dernière) à la visite des îles les plus proches de Venise: Murano, Torcello, le vieux Lazaret. L'itinéraire suivi par George Sand et son ou ses compagnons est assez différent: San Lazzaro, avec, au passage, un regard jeté à l'île des fous (le Lazaret), retour à Venise; le lendemain, promenade à la Giudecca, pour assister à la fête du Rédempteur; puis à la suite d'un souper qui se prolonge tard, traversée jusqu'à Torcello, pour y voir se lever le soleil. Le guide de Quadri est consciencieux, minutieux même, mais sec. Littérairement George Sand ne pouvait en tirer grand chose. Georges Lubin a relevé un détail qu'elle aurait pu lui emprunter. Elle écrit en effet: «*Jules resta à examiner les étranges contrevents de l'église<sup>23</sup> formés, comme dans les temples orientaux, d'une grande pierre plate tournant sur un pivot et sur des gonds*». Or elle avait pu lire dans Quadri: «*Les fenêtres de ce temple ont des volets de marbre sur des gonds de fer selon l'usage oriental*».<sup>24</sup>

Le récit de Lady Morgan était de nature à l'inspirer davantage. Voilà ce que cette voyageuse écrit concernant la petite île San Servolo (appelée par George Sand San Servilio), île où se trouve l'hôpital des fous: «*En nous approchant de l'île pour y chercher un peu d'ombrage, nous parvînmes tout près d'une des ailes sombres et tristes du Lazaretto et si près que nous entendîmes distinctement une petite voix argentine répéter plusieurs fois: Venite per me? Venite per me, cari amici? Conduits par le son, nous aperçûmes un visage pâle qui se collait contre les barreaux de fer d'une fenêtre sans châssis dans une partie élevée du bâtiment. Une main, qui paraissait au soleil d'une blancheur de neige, était parvenue à passer en dehors de la grille et accompagnait de son mouvement impatient la question...*» Cette «*poverina*», explique t-on à Lady Morgan, est «*une jeune maniaque... folle d'amour*».<sup>25</sup> Mettons en regard le passage correspondant de la troisième **Lettre d'un voyageur**. «*A travers une des grilles qui donnent sur les flots, nous vîmes un vieillard pâle et maigre, assis à sa fenêtre, les coudes appuyés sur le bord. Il tenait son front dans une de ses mains; ses yeux étaient fixés sur l'horizon. Un instant il ôta sa main, essuya son front étroit et chauve et retomba aussitôt dans son immobilité. «Est-ce un fou?» demande Beppa. C'est George qui répond. «Un fou furieux»<sup>26</sup>, dit-elle. Mais comment peut-elle le savoir? Ce seul détail suffirait à mettre en doute l'authenticité de la scène. On serait tenté de voir dans tout cela un simple démarquage du récit de Lady Morgan. Au lieu d'une tendre maniaque, un vieillard pâle et maigre. Le vieillard ne passe pas sa main à travers les barreaux, mais il essuie son front. Au lieu d'un mouvement impatient, une immobilité effrayante. Dans l'un et l'autre cas, les passagers de la gondole échangent leurs réflexions sur ce qu'ils viennent de voir. Il manque l'appel tendre et déchirant de la jeune folle. Mais à point nommé un fou occupé à des travaux de jardinage sort de derrière les branchages, et sans doute aussi de l'imagination de George Sand. C'est un homme «*jeune encore, un peu gros, vermeil, d'une figure agréable*» qu'ombragent «*de beaux cheveux noirs bouclés et humides**

*de sueur*». Il prononce des paroles extravagantes en s'adressant particulièrement à l'abbé qui le regarde «*d'un air bienveillant*». Puis, voyant que la gondole n'aborde pas, il crie: «*Addio, caro*». «*Il dit cette parole d'un ton de regret affectueux et doux; et, nous envoyant encore un adieu de la main, il reprit son travail avec un empressement enfantin*<sup>27</sup>».

Peu après, les voyageurs abordent au couvent. L'auteur de l'*Itinéraire* anonyme s'extasiait sur son bel aspect, ajoutant que les revêtements de marbre qui en recouvrent les murs et le sol «*ne sont point un vain luxe, mais un moyen de salubrité*<sup>28</sup>». Ne dirait-on pas que George Sand commente ironiquement cette remarque lorsqu'elle écrit: «*Il leur fallait du luxe et ils en ont... T'imagines-tu un couvent sans fleurs rares, sans colonnes de porphyre, sans pavé de mosaïque, sans bibliothèque et sans tableaux*<sup>29</sup>?»

Au temps de Lady Morgan, le moine qui dirigeait la visite avait un «*visage d'une couleur olivâtre et transparente*» et une barbe d'un «*noir brillant comme les cheveux*». Il s'était montré particulièrement fier de l'imprimerie du couvent et avait assuré à la visiteuse anglaise que le couvent pouvait lui imprimer n'importe lequel de ses livres, si elle le désirait. «*Quoi? dis-je, même quand je parlerais mal de l'empereur d'Autriche? — Le sourire de Frà Ancher s'évanouit à ce mot. — Certainement non, non, dit-il. — Bien, lui dis-je; mais pourrais-je encore dire quelque chose du pape? — C'était encore pis.*<sup>30</sup>» George Sand est accueillie par un personnage différent, frère Hiéronyme, dont la figure est «*si belle et si douce au premier coup d'œil*». Il porte une «*longue barbe blanche surmontée d'une moustache noire*<sup>31</sup>». Lui non plus n'est pas très libéral. La conversation s'engage sur Lamennais et sur son ouvrage *Les Paroles d'un croyant*. Frère Hiéronyme se souvient bien de la visite que Lamennais a faite au couvent des Arméniens. Son livre lui paraît intéressant. Mais il se retranche derrière le jugement du pape pour le condamner. Après cette conversation, le narrateur reste un moment à flâner. Quand il revient, il peut lire des vers vénitiens que son ami, l'abbé, a composés pendant son absence. Ces vers exaltent le rôle de l'hérésiarque et invitent les moines à lui garder leur sympathie malgré les instructions du pape, parce qu'il représente la religion de l'avenir.

Tout l'épisode est d'une authenticité douteuse. Il n'est pas du tout certain que Lamennais ait jamais visité le couvent des Arméniens. Georges Lubin serait tenté de voir là «*une invention romanesque de George Sand*<sup>32</sup>». Cet artifice lui permettait d'introduire dans sa lettre ses préoccupations religieuses du moment. Mais si le fond est original, l'agencement du récit l'est moins. Nous songeons aux pages qu'Auguste Brizeux avait publiées un an plus tôt dans la *Revue des Deux Mondes*. Au cours de sa visite à San Lazzaro, Brizeux, obsédé par le souvenir de Byron, avait questionné à son sujet le moine qui lui servait de guide. «*Oui, lui avait répondu celui-ci, je l'ai vu bien des fois, mais sans jamais lui parler... Nous ne savions ni son nom, ni qui il était. Il s'est fort bien comporté dans notre couvent; jamais il n'a dit un mot contre la religion. Cela nous a surpris par la suite d'apprendre que c'était un grand seigneur, un grand poète et un homme peu régulier*<sup>33</sup>». Le moine montre alors un livre arménien sur lequel Byron étudiait et dont il avait traduit en anglais un fragment. Et Brizeux ajoute: «*Je joins à ma lettre ce morceau... Mon compagnon de voyage... a tâché d'en retenir le sens; sauf erreur le voici*<sup>34</sup>». Remplaçons Byron par Lamennais, la traduction du poème arménien par la traduction des vers vénitiens sur «*l'ennemi du pape*», et nous avons toute la partie centrale de la troisième *Lettre d'un voyageur*.

Il serait ridicule de prétendre que l'imagination créatrice de George Sand a suivi exactement cette démarche. Mais que des souvenirs ou des réminiscences de

lectures aient traversé son esprit, lorsqu'elle composait les *Lettres d'un voyageur*, quoi de plus naturel? Cette femme si spontanée, si inspirée aimait se documenter dans les livres. Pagello nous apprend qu'il l'accompagnait souvent à la bibliothèque Marciana<sup>35</sup>. Que venait-elle y chercher? Probablement des renseignements sur l'histoire de Venise, ceux qu'elle utilisera dans ses romans vénitiens: **Les Maîtres mosaïstes**, **La Dernière Aldini**, **L'Uscoque**. Elle avait le privilège d'emmagasiner dans son cerveau tout ce qui pouvait lui servir ultérieurement pour son travail de création littéraire et elle savait retrouver au bon moment le détail dont elle avait besoin. Ses romans ont des sources livresques dont elle nous livre parfois le secret. Pour nous en tenir à ceux de ses ouvrages qui se déroulent en Italie, nous savons qu'elle écrivit **Le Piccinino** après avoir feuilleté un bel ouvrage de gravures sur la Sicile, et que, pour composer **La Daniella**, elle ne dédaigna pas, bien qu'elle eût fait peu auparavant un long séjour en Italie, d'utiliser le guide Joanne.

Elle avait très soigneusement préparé à l'automne de 1833 son voyage à Venise. Selon le témoignage de Paul de Musset rapporté par Thérèse Marix-Spire et repris par Annarosa Poli<sup>36</sup>, sa table au mois de novembre était encombrée de cartes. Annarosa Poli cite quelques-uns des livres dont son amant et elle auraient pu se servir: **Nouveau guide d'un voyageur en Italie** (Milan), **Nouveau voyage topographique, historique, critique, politique et moral en Italie** par Mengin-Fondragon (Paris, 1833), **Indicateur italien ou voyages historiques et littéraires en Italie pendant les années 1826, 1827 et 1828** par Valery (Paris, 1831)<sup>37</sup>. A cette liste on peut ajouter le livre d'Antonio Quadri, **Otto giorno a Venezia** (Venezia, 1826), qui fut plusieurs fois traduit en français. Ces guides ont pu donner à George Sand une connaissance des lieux, des monuments, des œuvres d'art. Ils ne semblent pas l'avoir influencée littérairement. Il n'en serait pas de même des ouvrages à caractère littéraire dont nous avons cité des extraits, si l'on pouvait prouver qu'elle les a lus. Il est à peu près certain qu'elle a lu le récit de Brizeux, paru dans le **Revue des Deux Mondes**, dont elle était la collaboratrice<sup>38</sup>. Pour les autres on ne peut rien assurer. Ils ne figurent pas dans le catalogue de sa bibliothèque, mais ce catalogue est fort incomplet, car trois mille volumes non répertoriés furent vendus par lots.

Qu'elle ait lu ou non ces ouvrages, elle a raconté ses promenades vénitiennes selon la mode du temps. Elle n'a pas recherché l'originalité à tout prix. Il lui est arrivé de redire à sa manière ce que d'autres avant elle avaient dit. Mais elle est restée très soucieuse de faire œuvre littéraire et de ne pas tomber dans le genre guide touristique. Lorsqu'elle signale une curiosité, le vallon et l'église de Possagno, les mosaïques de Torcello, les collections du couvent des Arméniens, elle passe vite. Elle ne décrit pas pour décrire. Elle sait bien qu'elle est médiocrement douée pour la description objective et elle s'en excuse. «*Ne lit jamais mes lettres*, écrit-elle à Charles Didier<sup>39</sup>, *avec l'intention d'y apprendre la moindre chose certaine sur les objets extérieurs; je vois tout au travers de mes impressions personnelles*». Les impressions sont si personnelles qu'elles contredisent parfois l'opinion courante.

C'est ici le lieu de parler de ce fameux silence de Venise sur lequel on trouvera dans le livre de Thérèse Marix-Spire d'excellents développements. Plusieurs écrivains préromantiques ou romantiques, Mme de Genlis, Mme de Staël, Byron, Casimir Delavigne avaient accrédité l'idée que Venise déchue de son ancienne splendeur, menacée de disparition par l'avance de la mer, opprimée par la domination autrichienne, s'abandonnait à la tristesse et à l'inertie. La "mort de Venise" se manifestait selon eux par un silence impressionnant. Cette opinion est confirmée par plusieurs témoignages à peu près contemporains des **Lettres d'un voyageur**. L'auteur anonyme que nous avons souvent cité, se plaint que les gondoliers ne chantent plus.

«S'il en est par hasard qui psalmodient un couplet, c'est d'une voix rauque et grossière<sup>40</sup>». Il attribue ce manque de gaîté à une raison économique — conséquence de la situation politique — la cessation des activités maritimes à Venise: «Tout y est mort, comme les eaux qui la baignent. Vous ne rencontrerez nulle part aucune trace des armements qui l'enrichirent jadis... Le découragement paraît général<sup>41</sup>». Paul de Julvécourt n'est pas moins formel: «Ce grand silence qu'interrompt seul le bruit des rames... inspire je ne sait quelle tristesse... Le gondolier, qui charmait autrefois le passager par ses barcarolles nationales, semble, à voir son silence et ses sombres couleurs, porter le deuil de sa liberté<sup>42</sup>». Citons enfin Auguste Brizeux: «Jamais le pas d'un cheval ou le cri d'un oiseau... toujours des pierres et du marbre, ou une eau verdâtre qui croupit sous les ponts... Habitué déjà au silence de Venise, malgré moi j'éprouvai un... sentiment de calme et de recueillement sur le seuil de cette demeure (le couvent des Arméniens) plus silencieuse et plus immobile encore<sup>43</sup>».

A l'inverse de tous ces voyageurs, George Sand considère Venise comme une ville gaie, le paradis de la musique: «Les chants qui retentissent le soir dans tous les carrefours de cette ville sont tirés de tous les opéras anciens et modernes de l'Italie, mais tellement corrompus, arrangés, adaptés aux facultés vocales de ceux qui s'en emparent, qu'ils sont devenus tout indigènes et que plus d'un compositeur serait embarrassé de les réclamer... Ces dilettanti passionnés vont recueillant dans leur mémoire les bribes d'harmonie qu'ils peuvent saisir à la porte des théâtres et sous le balcon des palais. Ils les cousent à d'autres portions éparses qu'ils possèdent d'ailleurs<sup>44</sup>». Ces chants sont mis en valeur par le calme de la ville. «L'absence de chevaux et de voitures et la sonorité des canaux font de Venise la ville la plus propre à retentir sans cesse de chansons et d'aubades<sup>45</sup>».

L'émerveillement de George Sand fut à son comble le soir où la gondole qui la promenait avec ses amis, fit la rencontre sur le Grand Canal d'une barque chargée de musiciens, tout un orchestre jouant pour la distraction d'un jeune Lord mélancolique. Le gondolier fut prié de suivre la barque mélodieuse et ce fut une longue course folle, dans une exaltation grandissante, jusqu'au moment où comme par miracle la barque disparut. Episode réel, imaginaire ou arrangé ? Tout ce que l'on peut dire, c'est que le récit a un air de vérité.<sup>46</sup>

Plus tard, beaucoup plus tard, George Sand nuancera ses impressions de jeunesse, tout en les conservant pour l'essentiel. «Ma chère Venise..., écrira-t-elle, c'était un monde à part... une ville du passé avec des regrets formulés dans tous les cœurs et dans toutes les bouches, un repos de mort, avec des voix invisibles qui chantaient, la nuit, les splendeurs d'un autre âge<sup>47</sup>». Ces impressions peuvent-elles se concilier avec tant de jugements péremptaires sur le silence de Venise? Dans une certaine mesure, oui. Car George Sand a vu Venise d'une tout autre façon que la plupart des voyageurs et sous un tout autre aspect. A l'écart des grandes voies de communication et des vieux palais désolés, certains quartiers populaires, en particulier cette Corte Minelli, où habita George Sand, avaient conservé une animation joyeuse. Or ce n'était pas l'habitude des touristes de s'aventurer dans ces quartiers. D'autre part George Sand partageait l'existence d'un groupe de jeunes Vénitiens, gais, artistes, aimant la musique, la poésie et la peinture, Pagello et ses amis, authentiques représentants des traditions de leur ville. Et puis, une fois passé un court moment de désarroi, elle était redevenue heureuse, détendue. Elle avait été reprise par ce qu'elle appelle son «âpre amour de la vie<sup>48</sup>». Dans un tel état d'esprit, elle était portée à voir les choses en beau. Une dernière comparaison avec l'*Itinéraire* anonyme va nous le montrer à l'évidence.

L'auteur de cet ouvrage constate qu'en matière d'approvisionnements l'abondance règne à Venise. Mais voici le revers de la médaille: «*L'émulation gastronomique n'a perfectionné ni les mets, ni les boissons. La viande est insipide, le poisson flasque. Les raisins sont purgatifs et les huîtres donneraient la mort, si l'on n'en mangeait fort modérément. On ne s'abreuve que de l'eau de pluie recueillie et affadie dans les citernes. Le gros vin qu'on y mêle est épais et doux. Enfin les exhalaisons des lagunes infectent l'air; et après un court séjour, on n'éprouve d'autre désir que celui d'en changer*<sup>49</sup>». Écoutons maintenant George Sand sur le même sujet. «*La vie est encore si facile à Venise! la nature si riche et si exploitable! La mer et les lagunes regorgent de poisson et de gibier; on pêche en pleine rue assez de coquillages pour nourrir la population. Les jardins sont d'un excellent revenu: il n'est pas un coin de cette grasse argile qui ne produise généreusement en fruits et en légumes plus qu'un champ en terre ferme. De ces milliers d'isolettes dont la lagune est semée, arrivent tous les jours des bateaux remplis de fruits, de fleurs et d'herbages si odorants qu'on en sent la trace parfumée dans la vapeur du matin... Les vins muscats de l'Istrie à six sous la bouteille procurent une ivresse expansive et facétieuse*<sup>50</sup>». Lorsqu'elle vante ces coquillages que l'on pêche en pleine rue, George Sand ne se montre pas bien exigeante sur l'hygiène alimentaire. Cela nous confirme dans l'opinion qu'elle n'est guère objective, qu'elle voit les choses à travers ses humeurs. Ainsi s'opère le glissement du récit de voyage à l'analyse des sentiments personnels.

Or les lettres de Venise sont essentiellement des méditations personnelles et poétiques, la première sur l'amour, la seconde sur la musique, la troisième sur la religion. Elles sont constituées de fragments qui se raccordent les uns aux autres selon la logique du sentiment et de l'association des idées et non selon la logique du raisonnement. Parfois la séparation est marquée par une ligne de points. Dans le texte primitif il y a d'ailleurs eu des coupures. C'est certain pour la seconde lettre. Musset avait reçu mission de la revoir. «*J'ai cru devoir supprimer, écrit-il, tout ce qui pourrait faire dire que tu as formé une nouvelle liaison avant d'avoir dénoué la première*<sup>51</sup>». Peut-être les deux autres ne nous offrent-elles pas non plus un texte intégral. George Sand s'est plainte un jour que ses lettres aient été «*massacrées*<sup>52</sup>», pendant qu'elle était à Venise, donc dans l'impossibilité d'intervenir. Faisons la part d'une mauvaise humeur, dont Buloz, à qui elle adressait ce reproche, a fait souvent les frais. Elle exagère assurément. Les modifications que les lettres de Venise auraient pu subir du fait de Buloz, n'en altèrent pas la physionomie: elles sont composées très librement, mais selon une structure assez identique. Elles s'organisent toutes les trois autour d'un morceau de bravoure: l'apostrophe à Musset, l'épisode de la gondole féerique, la diatribe intitulée **L'Ennemi du pape**. Chaque fois la lettre commence par une sorte de crescendo, d'ailleurs irrégulier. Puis la pensée ou l'image se développent lyriquement et avec ampleur. Enfin le ton s'apaise, non point par un decrescendo, mais de façon soudaine. Cette forme de composition, qui semble plus spontanée que recherchée, fait songer à une symphonie en trois mouvements: deux mouvements modérés encadrant un mouvement vif.

Comme nous voilà loin du banal récit de voyage! Tout en suivant docilement les règles implicites du genre et l'exemple de ses prédécesseurs ou, pour mieux dire, les suggestions du milieu littéraire, George Sand a tracé en filigrane derrière l'itinéraire réel un itinéraire spirituel. Ce qui compte le plus pour elle, c'est l'exploration de son moi intérieur. Elle mène cette exploration avec sensibilité et talent. Bientôt le voyage, dans lequel elle ne voyait guère dès le début «*qu'un cadre et un prétexte*<sup>53</sup>», finira par devenir une vague et lointaine fiction. Elle continuera d'appeler **Lettres**

d'un voyageur des lettres dont l'auteur, revenu de ses voyages et de ses illusions, se contentera d'analyser ses états d'âme. Avec les lettres de Venise nous n'en sommes pas encore là. Mais elle a déjà su transformer suffisamment un genre banal et médiocre pour l'élever jusqu'à la grande poésie.

Pierre SALOMON

- 
- 1 George Sand. *Œuvres autobiographiques*, tome 2. Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1971.
  - 2 George Sand *Lettres d'un voyageur*, Garnier-Flammarion, 1971.
  - 3 Dans *Les sorcières espagnoles* (29 décembre 1833), qui figurent pourtant traditionnellement dans les *Lettres d'Espagne*, Mérimée abandonne le genre de la lettre pour celui du récit.
  - 4 *Le Rhin. Lettres à un ami* (1842).
  - 5 *Correspondance*, édition Lubin, t.II, p.155.
  - 6 Particulièrement dans la lettre II.
  - 7 Annarosa Poli. *L'Italie dans la vie et dans l'œuvre de George Sand*, p.52.
  - 8 Trévis (30 mars), Castelfranco, Cittadella, Vicence, Bassano, Oliero, Crespano, Possagno, Asolo, Trévis, Mestre, Venise (5 avril).
  - 9 Inscrit à la *Bibliographie de France* le 9 mars 1833.
  - 10 Voici ces vingt-sept ouvrages, classés selon leur date de publication:
    - Mallet (Georges). *Voyage en Italie dans l'année 1815* Paris, 1817.
    - Stendhal. *Rome, Naples et Florence*, Paris, 1817, réédité en 1827.
    - Castellan (A.L.). *Lettres sur l'Italie*, Paris, 1819.
    - Bruun-Neergaard. *Voyage pittoresque et historique du nord de l'Italie*. Les dessins par Naudet, les gravures par Dubucourt. Paris, 1820.
    - Lullin de Châteaueux. *Lettres écrites d'Italie en 1812 et 13 à M. Charles Pictet*, Genève, 1820.
    - Lady Morgan. *L'Italie*, traduit de l'anglais, Paris, 1821, 4 vol.
    - Barzilay (J.). *Dictionnaire géographique et descriptif de l'Italie servant d'itinéraire et de guide aux étrangers*, Paris 1823.
    - *Promenade en Italie ou Précis de ce qu'on y voit de plus remarquable*, Paris, 1823.
    - Dupré. *Relation d'un voyage en Italie*, Paris, 1824.
    - *Pèlerinage en Italie*, par L\*\*\*, Paris, 1824.
    - J.M.L. Bor. *lettres écrites d'Italie à quelques amis*, Paris, 1825.
    - Forbin (Comte de). *Un mois à Venise ou Recueil de vues pittoresques*, Paris 1825.
    - *Lettres sur l'Italie*, Paris, 1827.
    - Perrot. *Nouvel itinéraire portatif de l'Italie*, Paris, 1827.
    - Simond (L.). *Voyage en Italie et en Sicile*, Paris, 1827.
    - Dupaty. *Lettres sur l'Italie*, Paris, 1828.
    - Daguet (P.N.). *Journal ou Notes de voyages en Italie*, Paris, 1828.
    - Barzilay (J.). *Guide du voyageur en Italie, servant d'itinéraire aux étrangers qui voyagent dans ce pays*. Revu et mis en ordre par J.H., Paris, 1828.
    - *Itinéraires et souvenirs d'un voyage en Italie en 1819 et 1820*, 4 vol., Paris, 1829.
    - Stendhal. *Promenades dans Rome*, Paris, 1829.
    - Valery. *L'Indicateur italien ou Voyages historiques et littéraires en Italie*. Paris, 1831.
    - Julvécourt. *Mes souvenirs de bonheur ou Neuf mois en Italie*. Paris, 1832.
    - Lemonnier (A.H.). *Souvenirs d'Italie*, Paris 1832.
    - Starke. *Guide du voyageur en Italie*, Paris, 1832.
    - Brizeux. *Fragments d'un livre de voyage. Venise*. *Revue des deux Mondes*, 1<sup>er</sup> avril 1833.
    - Mengin-Fondragon. *Nouveau voyage en Italie*, Paris, 1833.
    - Pouchet (F.). *Souvenirs d'Italie*, Paris, 1833.
  - 11 George Sand. *Œuvres autobiographiques*, t.II, p.683 (Edition Georges Lubin, Bibliothèque de la Pléiade).
  - 12 *Ibid* p. 707.

- 13 Lady Morgan. *L'Italie*, t.IV, p.376.
- 14 George Sand. *Œuvres autobiographiques*, t.II, p.670.
- 15 Lady Morgan. *L'Italie*, t. IV, p.375.
- 16 *Itinéraire et souvenirs d'un voyage en Italie en 1819 et 1820*, t.I, p.217.
- 17 George Sand. *Œuvres autobiographiques*, t.II', p.711 et 712.
- 18 *Itinéraire et souvenirs d'un voyage en Italie en 1819 et 1820*, t.I, p.270.
- 19 *Ibid*, p.713 et 714.
- 20 *Itinéraire et souvenirs d'un voyage en Italie en 1819 et 1820*, t.I, p.228.
- 21 On a pu penser que ces deux pseudonymes dissimulaient des personnages réels: Giulia Pupatti, la demi-sœur du docteur Pagello, et peut-être Roberto son frère. Mais l'album des visiteurs du couvent de San Lazzaro, selon le témoignage d'Annarosa Poli (*L'Italie dans la vie et dans l'œuvre de George Sand*, p.126) porte seulement les signatures de George Sand et de Pietro Pagello. Cela ne prouve pas de manière absolument certaine qu'ils étaient seuls. Car leurs compagnons, s'ils en avaient, peuvent fort bien avoir négligé d'opposer leur signature sur l'album.
- 22 Antonio Quadri. *Otto giorno a Venezia*, Venezia, 1826.
- 23 Sainte-Marie, appelée le dôme de Torcello.
- 24 Quadri. *Huit jours à Venise* (4<sup>e</sup> édition de l'ouvrage et le 2<sup>e</sup> en français), Venise, 1828, p.388.
- 25 Lady Morgan. *L'Italie*, t.IV, p.395 et 396.
- 26 George Sand. *Œuvres autobiographiques*, t.II, p.714.
- 27 George Sand. *Œuvres autobiographiques*, t.II, p.714 et 715.
- 28 *Itinéraire et souvenirs d'un voyage en Italie en 1819 et 1820*, t.I, p.234.
- 29 George Sand. *Œuvres autobiographiques*, t.II, p.270.
- 30 Lady Morgan. *L'Italie*, t.IV, p.398 et 399.
- 31 George Sand. *Œuvres autobiographiques*, t.II, p.715
- 32 *Ibid*, p.1444.
- 33 *Revue des Deux Mondes*, t.II, p.56.
- 34 *Revue des Deux Mondes* 1833, t.II, p.56.
- 35 Annarosa Poli. *L'Italie dans la vie et dans l'œuvre de George Sand* (Paris, A.Colin, 1960), p.123, et n° 2.
- 36 *Ibid*, p. 51.
- 37 *Ibid*, p.51, n° 2.
- 38 Au surplus l'article de Brizeux faisait suite à une pièce de Musset, *André del Sarto*.
- 39 Dans la 10<sup>e</sup> *Lettre d'un voyageur*, où Didier, d'abord désigné sous son vrai nom, a été ensuite camouflé sous le pseudonyme d'Herbert. (*Œuvres autobiographiques*, t.II, p.1482).
- 40 *Itinéraire et souvenirs d'un voyage en Italie en 1819 et 1820*, p.227.
- 41 *Ibid*, p.273.
- 42 Julvécourt. *Mes souvenirs de bonheur ou Neuf mois en Italie*, Paris 1832, p.69. (Lettre XXI, datée de Venise, mercredi 6 octobre 1830).
- 43 *Revue des Deux Mondes*, 1833, t.II, p.55.
- 44 George Sand. *Œuvres autobiographiques*, t.II, p.697.
- 45 *Ibid*, p.698.
- 46 La scène n'en garde pas moins son atmosphère de féerie, que rend sensible la comparaison avec ces quelques lignes de Mengin-Fondragon (*Nouveau voyage en Italie*, lettre LXXXVI, p.346): « Une foule de gondoles parcouraient la Giudecca en tous sens; plusieurs étaient éclairées et des voix agréables y faisaient entendre des airs de Rossini, tandis que d'autres, noires comme la nuit, glissaient en silence auprès de nous ».
- 47 Lettre à Charles Edmond, 4 octobre 1874. *Correspondance*, t.VI, p.319-320.
- 48 « Mon Dieu, rendez-moi ma féroce vigueur de Venise, rendez-moi cet âpre amour de la vie, qui m'a pris comme un accès de rage au milieu du plus affreux désespoir ». *Journal intime. Œuvres autobiographiques*, t.II, p.955.
- 49 *Itinéraire et souvenirs d'un voyage en Italie en 1819 et 1820*, t.I, p.273-274.
- 50 George Sand. *Œuvres autobiographiques*, t.II, p.704.
- 51 George Sand — Alfred de Musset. *Correspondance* (Louis Evrard, Monaco, éd. du Rocher), p.148. Lettre datée du 11 juillet 1834.
- 52 « Elles ont été massacrées, pendant que j'étais à Venise ». A François Buloz, 2 Août 1836. *Correspondance*, t.III, p.509.
- 53 A Musset, 29 avril 1834. *Correspondance*, éd. Georges Lubin, t.II, p.569.

## UNE LETTRE INÉDITE

### DÉCOUVERTE EN ANGLETERRE

Il y a une quinzaine d'années une certaine Miss L... venait de perdre la dernière de ses tantes maternelles, originaire de l'île de Wight. Quand elle se mit à ranger les effets de la défunte elle y trouva une quantité de livres français du XIX<sup>e</sup> siècle, parmi lesquels deux ouvrages de George Sand. L'un était *Indiana*, 4<sup>e</sup> édition, édité par Charles Gosselin en 1833; l'autre *Valentine*, 3<sup>e</sup> édition, même éditeur, même année. Chaque volume portait une dédicace écrite à l'encre noire un peu fanée : "A ma chère tante, L'auteur." Ce n'était pas tout. Entre la reliure et les premières pages de *Valentine*, miss L... découvrit une lettre non datée adressée à "Madame Dachet", commençant par "Chère Clotilde" et signée "Aurore". Le cachet postal est du 8 octobre 1838.

Or, la "chère tante" à qui l'auteur offrit *Indiana* et *Valentine* n'est autre que Lucie-Marie née Delaborde, femme d'Amand-Jean-Louis Maréchal. "Madame Dachet", la destinataire de cette lettre jusqu'ici inconnue, est sa fille Clotilde, née Maréchal, épouse d'Auguste Dachet<sup>1</sup>.

Avant d'en donner le texte, il faut expliquer comment cette lettre fut transportée en Angleterre, et pourquoi elle demeura oubliée et inconnue pendant tant de générations.

Clotilde Maréchal, cousine d'Aurore Dupin, épousa en premières noces Auguste Dachet, de qui elle eut deux enfants : Léonide-Marie, née en 1829, et Camille, né en 1839. M. Georges Lubin, qui nous donne ces détails dans la *Correspondance de George Sand*, m'indique en outre qu'il a des raisons pour supposer que le susdit Camille n'est pas le fils de Dachet, mais celui de Saint-Cyr (dit Camille) Villetard. Ce dernier, né à Saint-Prix (Seine et Oise, aujourd'hui Val d'Oise) le 21 octobre 1800, épousera en 1846 Clotilde, devenue veuve l'année précédente.

Clotilde mourra en 1859, jeune encore, dans sa cinquante-quatrième année. Un an plus tard, son fils Camille, qui a vingt-et-un ans, se rend en Angleterre pour y perfectionner son anglais; il vise à ce moment la carrière diplomatique. Il prend un logis à Londres, dans la paroisse St George, près de l'emplacement actuel de la Tate Gallery, et se présente sous le nom de Camille Dachet Villetard. Il fréquente surtout Charles Browne, Esquire, avocat ("barrister") exerçant à Lincoln's Inn Fields. Mais ce n'est pas tant la compagnie de Maître Browne qui attire le jeune Français que celle des demoiselles Browne : il y en a six. Le 8 mars 1866, il épouse miss Mary Anna Robertson Browne à l'église St George, Hanover Square à Londres. Sous la rubrique "Rank and Profession", que déclare-t-il? "Gentleman", et de même pour son père. Mais le nom de ce père ? Nous nous attendons à lire Auguste Dachet, ou peut-être Camille Villetard. Or ce n'est ni l'un ni l'autre ! Sous la rubrique "Father's name and surname", Camille fait écrire "St Cyr Villetard", alors que son



*A ma Chère tante  
L'antoinette.*

## INDIANA.

père légal est Auguste Dacher: le 11 septembre 1839, à Maisons sur Seine (qui n'est pas encore Maisons-Laffitte), c'est Camille Léon Dacher qui avait été déclaré à l'état civil.

Vers la fin de décembre 1867, Mme Mary Dacher Villetard met au monde Edmée<sup>2</sup>, et meurt quelques jours plus tard, en janvier 1868. Camille confie d'abord le bébé aux bons soins de la famille Browne, et finit par se remarier. Il épouse sa belle -sœur Caroline le 2 octobre 1869. Puisque la loi ne permet pas à un veuf d'épouser sa belle-sœur (loi qui ne sera révoquée qu'en 1907), on prend des précautions. Caroline quitte le foyer paternel et s'installe avec son élu et la petite Edmée à Kennington, sur la rive gauche; le mariage a lieu à l'église de Christchurch, où personne ne connaît les Browne; les témoins sont deux Anglais qui n'assistaient pas au premier mariage; et Maître Browne n'apparaît pas. L'Acte le dit mort :ruse de Camille pour expliquer au curé l'absence du père de la jeune mariée. Or, Maître Browne est bien vivant. A l'Annuaire professionnel de Londres il figure comme "barrister" actif pendant les trois années qui suivent. Dans ce second acte de mariage Camille se dit toujours Dacher Villetard, et son père est déclaré comme St Cyr Villetard.

Peu de temps après les noces, Camille se décide à s'éloigner de Londres où l'histoire de son mariage irrégulier commence à se répandre. Un cousin par alliance lui recommande l'île de Wight, et le jeune ménage s'installe à Ryde, ville principale de l'île, où Villetard demeurera jusqu'à sa mort en 1901. Il achète Crescent House, sur le Strand.

Sa femme met au monde cinq enfants : St Cyr, né en 1870 (toujours ce prénom, qui était celui de Villetard père); Lucie, née en 1874; Marie, née en 1876 (dont la fille, Miss L..., découvrira la lettre); Alfred, né en 1877; et Fannie, née en 1879. Camille Villetard (Dacher est bientôt abandonné) travaille pour la Compagnie du Gaz et finit par en devenir le directeur. Il tâche de devenir plus anglais que les Anglais. Il entre dans les clubs **fashionables**; il boit avec ses copains anglais; il offre à la Municipalité de Ryde une coupe en argent pour les banquets municipaux; il défend à ses enfants de parler français et se moque de leur accent quand ils désobéissent. Mais chaque année il se rend tout seul en France (peut-être pour y voir son père), d'où il rapporte des miniatures de famille, des portraits, des pièces de Sèvres, des chandeliers. Evidemment il est en relations avec ses parents français, mais il n'en parle jamais aux siens, et les petits Villetard de l'île de Wight n'en savent rien. Georges Lubin m'apprend que sur le faire-part de décès de George Sand figurent, parmi les membres de la famille, "M. et Mme Camille Villetard et leurs enfants". Or les enfants Villetard n'ont jamais entendu leur père parler de George Sand ou d'Aurore Dudevant, et ils n'ont aucune idée qu'ils lui sont apparentés.

Parmi les objets qu'apporte Camille au retour de ses pèlerinages en France se trouvent **Indiana** et **Valentine**, ainsi qu'une lettre de George Sand à Clotilde, la mère de Camille. Lettre adressée à Mme Dacher, mais sur l'enveloppe Camille a rayé Dacher pour y substituer, de sa propre main, "Villetard". Puis, sans mot dire à sa famille anglaise, il fait relier les deux ouvrages et commande au relieur de fixer la lettre précieuse entre les pages de **Valentine** de telle sorte qu'on ne puisse plus la retirer. Cette précaution la condamne à l'oubli car personne ne songe à ouvrir un livre français dans ce foyer tout anglais. Le fils aîné, St Cyr, émigrera même en Australie.

Quand Camille meurt, on l'enterre au cimetière de Ryde. Dans les annonces de faire-part publiées dans les journaux de l'île, les descendants font figurer tous les noms et prénoms du défunt: "Camille Léon Dachet Villetard, mort le 12 octobre 1901, âgé de 62 ans". Ses livres passent d'une fille à l'autre, sans qu'aucune songe à les parcourir.

Et puis le hasard, et le dénouement: Marie Villetard, née en 1876, épouse un cousin anglais en 1917, de qui elle a une fille en 1920, miss L..., cette miss L... qui, curieuse, se met en tête de parcourir les livres qu'elle trouve dans les effets de sa tante défunte, bien qu'elle ne connaisse pas le français. La lettre lui saute aux yeux. Elle commence à s'intéresser à la généalogie de sa mère, mais elle prend son temps: il y a plus de quinze ans qu'elle a découvert la lettre, mais ce n'est qu'en 1977 qu'elle s'est décidée à demander qu'on la lui lise et traduise. Je suis fort heureuse qu'elle m'ait fait l'honneur de s'adresser à moi, et de me permettre d'ajouter ce document inédit à la collection universelle de la Correspondance de George Sand.

Et maintenant, après ce long préambule, en voici le texte:

Madame Dachet [ nom rayé ]<sup>3</sup>

Villetard

chez Monsieur Maréchal

inspecteur général de la Maison du roi

à l'Elisée Bourbon

Paris

cachet postal : 8 octobre 1838.

*Chère Clotilde, j'attendais pour te répondre que je pusse te fixer un lieu et un jour. Jusqu'ici de jour en jour la chose toujours projetée [sic] pour le lendemain a été toujours impossible. Quand je te verrai je te ferai comprendre ce que c'est que ma vie. J'ai à peine le tems de dormir assez pour ne pas tomber malade. Enfin, quoique très occupée encore et ne me couchant qu'à 7 h. du matin, je suis un peu débarassée [sic]. Je suis bien impatiente de partir et d'aller me reposer dans un beau pays. Mais je serais bien fâchée de partir sans te voir. Je ne pourrai te consacrer une journée à la campagne. Mais si tu veux me dire où vous descendez quand vous venez à Paris (Est-ce toujours à l'Elisée?) et quel jour vous y serez, j'irai certainement vous embrasser toutes les deux. Si de ton côté tu trouves plus commode de venir me voir, écris le moi d'avance et je me trouverai rue Grange batelière 15. J'y vais dîner tous les jours et je suis là dans mon vrai chez moi. Le reste du tems je gribouille dans une mansarde où l'on ne sait pas seulement mon nom, tant je suis forcée de travailler et de faire travailler mes enfans sans distraction.*

*Je t'embrasse, chère amie et te remercie de ne pas m'oublier toujours. Moi je t'aime toujours de toute mon âme ainsi que ma bonne tantoche<sup>4</sup>.*

Aurore

*Je t'envoie une très aimable lettre que j'ai reçue de ton mari. Remercie le bien pour moi quand tu lui écriras. Fais lui savoir que je ne suis pas à Nohant, que je pars pour l'Espagne, et que je suis bien touchée de son bon souvenir.*

La lettre est actuellement la propriété de miss L..., mais pendant qu'elle me l'a confiée pour l'étudier, j'ai noté les points suivants:

Bien que le pli ne soit pas daté, le cachet postal permet de constater la date du 8 octobre 1838. Même ici, hélas, on devine la main de Camille Villetard qui a tracé à l'encre noire les quatre chiffres de l'année pour les rendre plus lisibles... Le cachet de levée ne l'est guère: on distingue seulement "Levée de 5 h".

La Correspondance nous apprend (tome IV, p. 842) que les Maréchal habitaient à l'Elysée-Bourbon, c'est-à-dire au palais de l'Elysée actuel. L'oncle Maréchal y était logé en sa qualité d'Inspecteur général de la Liste Civile. Mais il avait aussi une maison de campagne à Maisons-sur-Seine, comme en témoigne l'acte de naissance de Camille, où Maréchal est dit "propriétaire en cette commune". Le texte de la lettre indique bien que Clotilde est à la **campagne** et ne vient qu'occasionnellement à Paris.

Quand G. Sand écrit "toutes les deux", qui désigne-t-elle avec Clotilde? A notre avis, c'est Mme Maréchal. On aurait pu penser aussi à la fillette, Léonide-Marie Dachet, née le 22 juillet 1829, mais l'année scolaire étant commencée, elle devait être à l'Institution Royale de Saint-Denis, où elle mourra d'ailleurs le 14 mars 1842.

La Correspondance nous apprend aussi que d'août à octobre 1838 George Sand habitait chez les Marliani, rue Grange Batelière 15, là même où elle propose à Clotilde un rendez-vous (t.IV, p. 927), et que la mansarde où elle "gribouille" incognito était à l'hôtel Parmentier, 38 rue Laffitte (Id., p. 928) où elle était connue sous le nom de Mme Dupin.

Le post-scriptum intrigue quelque peu: miss L...croit se souvenir que Dachet était caporal à la Garde Royale et logeait à la caserne. Il y a là une confusion tenant au caractère particulier des grades à la Garde Royale. Dachet avait bien été **brigadier** à la compagnie d'Havré, mais cela correspondait au grade de **capitaine** dans l'armée; il avait d'ailleurs quitté la compagnie, dissoute en 1830. Reprenant du service en 1833 en qualité de Chef d'escadron au 3<sup>me</sup> régiment de Chasseurs d'Afrique, il est en 1838 **en Afrique**; son éloignement explique que George Sand puisse dire "quand tu lui écriras", ce qu'elle n'aurait pas fait s'il avait été à Paris.

Le "beau pays" vers lequel elle va se diriger bientôt, c'est l'Espagne, c'est Majorque. On a remarqué qu'elle ne parle pas de son compagnon de voyage, Chopin. La discrétion s'impose, même avec Clotilde, à tel point que pour éviter les bavardages, George et ses enfants partiront le 18 octobre par la route de Lyon, et que Chopin, prenant un autre itinéraire, ne les rejoindra que le 30 octobre à Perpignan.<sup>5</sup>

*Ruth JORDAN*

1 On pouvait s'étonner de l'absence presque totale de lettres de George Sand à des parents siproches: son oncle et sa tante maternels, sa cousine et amie d'enfance. On ne connaît en effet que quatre lettres à Mme Maréchal. Il ressort de l'article qu'on va lire que c'est Camille Villetard (ou plutôt

Dacher, dit Villetard) le coupable. La seule lettre qu'il ait conservée est celle que nous révèle Mrs Ruth Jordan, à qui nous devons une agréable biographie de George Sand (London, Constable, 1976) N.D.L.R.

- 2 On aurait tendance à penser à Edmée de Mauprat, mais le prénom est déjà dans la famille: le père de St Cyr Villetard s'appelait Edme-Joseph, et une petite Edmée Villetard, née à Maisons le 5 juillet 1848, après le remariage de Clotilde, était morte à Paris le 15 janvier 1849.
- 3 Seul le nom (Madame Dacher), est de la main de George Sand. Le reste de l'adresse pourrait être de celle de Solange.
- 4 Le mot n'est pas entièrement lisible sur la photocopie, mais il est impossible de lire et d'imaginer autre chose. Le c et l'amorce de l'h sont absolument identiques au groupe ch de "chère amie", ou de "chose".
- 5 J'adresse mes vifs remerciements à M. Georges Lubin qui a apporté à cet article l'appui de ses conseils en même temps que des renseignements complémentaires sur la famille.



## A PROPOS DE *LAVINIA*

Depuis que, grâce à l'admirable labeur de Georges Lubin, s'est produit l'étonnant phénomène de sociologie littéraire qu'est la résurrection de George Sand, tant de sérieuses publications ont été faites, tant de manifestations ont permis d'explorer la vie et l'œuvre de la romancière — je songe notamment à la commémoration nationale de 1976, au colloque de Cerisy-la-Salle en 1981, à l'action des **Amis de George Sand** — il semble qu'on n'ait plus rien à apprendre sur l'une des plus grandes âmes du siècle romantique. Aussi a-t-il fallu l'aimable insistance de Mme Francine Mallet pour que j'osasse me risquer à lui envoyer les pages qui suivent: elles m'ont été suggérées par un passage du discours d'Ernest Périgois, conseiller général de l'Indre, aux obsèques de George Sand le 10 juin 1876 : "Les misères, les souffrances qu'elle a soulagées sans le dire, les bienfaits qu'elle a semés autour d'elle d'une main prodigue, nul n'en sait le compte..."

Il suffit en effet de lire dans la **Correspondance** les lettres de direction de conscience qu'elle a écrites à tous ceux qui s'adressaient à elle dans leur détresse, ou l'histoire, magistralement retracée par Jean-Pierre Lacassagne, de ses relations avec Pierre Leroux dont elle fut la providence, pour mesurer sa générosité toujours disponible. Mais je voudrais montrer que cette générosité s'est manifestée parfois à son insu, que son aide morale a agi sur quelqu'un que, je crois, elle n'a jamais connu. Une belle histoire romantique, que je laisserai raconter autant que possible par celui qui en fut le bénéficiaire.

Il s'agit de Robert Lytton, fils du célèbre romancier anglais Edward Bulwer (1803-1873) appartenant à une vieille famille aristocratique du Hertfordshire; né le 8 novembre 1831, il mourra le 24 novembre 1891, après une brillante carrière diplomatique qu'il terminera comme Vice-Roi des Indes (1876-1880) et comme ambassadeur de la Reine Victoria à Paris (1887-1891). Parallèlement à ses missions politiques à travers le monde, il est l'auteur, sous le pseudonyme de Owen Meredith, d'un grand nombre de poèmes et d'articles de critique. Il avait eu une enfance malheureuse, entre des parents désunis, un père sévère et imbu de préjugés et une mère, douée d'un bizarre talent artistique mais instable et qui finit dans une quasi aliénation mentale <sup>(1)</sup>. Écoutons Lytton nous raconter lui-même l'histoire de son poème *Lucile*, un roman en vers, publié le 16 avril 1860 :

"[...] Ce livre, je l'ai écrit presque d'un trait de plume, dans les Pyrénées, loin des livres, loin d'amis, et dans des circonstances très pénibles. J'étais là, très malade et brisé de fatigue, seul avec ma mère que j'avais difficilement réussi à éloigner d'Angleterre en me rendant responsable pour sa conduite, pour empêcher un terrible esclandre au moment où mon père venait de prendre le portefeuille des Colonies <sup>(2)</sup>. Elle, qui sortait d'une maison privée de santé, me faisait dans ses accès de folie une existence diabolique. En attendant, mon père qui se trompait sur mes sentiments, prenant à tort quelques démarches que j'avais [faites] pour répondre à la responsabilité que je venais [d'assumer] vis-à-vis de ma mère, s'est complètement brouillé avec moi. L'argent aussi me manquait et pour payer les dépenses de ce voyage pénible, il ne me restait [d'] autre moyen que d'écrire quelque chose. [...] L'idée s'est présentée à moi de prendre le roman français comme type de certains aspects de la littérature et [de] la vie sociale d'aujourd'hui et d'essayer de le poétiser

tant que je pourrais [...] On entend beaucoup parler aujourd'hui de **droit au travail** [...] Mon idée, en se développant, était de faire en vers une sorte de plaidoyer en faveur du travail pour les classes aisées et paresseuses, de montrer en mouvement tous les maux psychologiques de la vie **fashionable** [...]. En faisant cette réflexion, le souvenir m'est revenu d'un petit conte de George Sand que j'avais lu quelques années auparavant, dont la scène se passait là où je me trouvais alors, dans les Pyrénées, et dont les caractères et les incidents étaient d'une simplicité qui se prêtait [bien à mon dessein]. Aussitôt je me suis décidé à le prendre pour base et [j'écrivis] en trois jours les 6 premiers cantos de **Lucile**. Là je [m'arrêtai] [...] Plusieurs événements sont subitement arrivés [...] A la suite de ces événements ma mère retournait en Angleterre [...] et je me trouvai nommé à Vienne comme attaché. Là j'ai pu me procurer le petit roman qui [m'avait] servi de sujet pour les 6 premiers cantos de **Lucile**; je les ai alors retouchés pour mettre quelques scènes plus en accord avec ce que j'avais pu suivre de la prose de Madame Sand [...] Dans une semaine j'avais fini la seconde partie de **Lucile**. J'en envoyai les feuilles à mon père [...] et d'après ses conseils je refaisais tout-à-fait deux ou trois des derniers chants [...] J'avais mis une préface dans laquelle j'expliquais minutieusement toute la genèse du poème, l'idée dominante et toutes mes obligations à la prose de Madame Sand. Mon père l'ayant lu[e] me conseillait pour plusieurs raisons de supprimer cette préface <sup>(3)</sup>. J'ai suivi son conseil mais j'ai toujours regretté de l'avoir fait."<sup>(4)</sup>

J'extrais ces lignes d'une longue lettre de Robert Lytton, datée de Cintra le 5 juin 1866, à Arthur de Gobineau, alors Ministre de France en Grèce. Les deux diplomates, malgré leur différence d'âge et de grade, se sont pris l'un pour l'autre d'une vive admiration, depuis qu'ils se sont rencontrés à Athènes en 1864-1865, avant que le jeune Anglais ne soit nommé chargé d'affaires à la légation britannique de Lisbonne; ils ne cesseront d'échanger jusqu'à la mort de Gobineau une correspondance copieuse et confiante, touchant l'art, la littérature et la politique, et je ne crois pas me tromper en supposant que les figures d'Anglais lettrés et sympathiques créées par Gobineau: Norton dans **Akrivie Phrangopoulo**, Wilfrid Nore dans **les Pléiades**, doivent leurs traits essentiels à Robert Lytton. <sup>(5)</sup>

L'œuvre de George Sand dont parle Lytton est **Lavinia**, longue nouvelle plutôt que conte ou roman, promise d'abord à Hippolyte Fournier, puis publiée dans les **Heures du soir, livre des femmes** chez Urbain Canel et Guyot en mars 1833 <sup>(6)</sup>. On sait qu'il s'agit d'une "vieille histoire", comme dit le titre original de George Sand, où elle utilise les souvenirs de son voyage aux Pyrénées de 1825 — si important dans l'évolution sentimentale de la jeune romancière par la présence d'Aurélien de Sèze <sup>(7)</sup>.

Mon intention n'est pas de rechercher ce qui a frappé Lytton dans cette "vieille histoire", au moyen d'une comparaison entre sa **Lucile** et **Lavinia**: ce parallèle, Gobineau lui-même a pu le faire, car il possédait à la fois dans sa bibliothèque les œuvres de Lytton avec cette dédicace autographe: *Count A. de Gobineau from his sincere and grateful friend and admirer*, et **Lavinia**, édition Lévy, 1857. De plus, ce parallèle a été esquissé —très superficiellement — par une critique américaine <sup>(8)</sup>. Mon but était seulement, par un témoignage peu connu, de montrer combien fut étendue l'influence morale de George Sand, quelle bienfaisante action exerça son œuvre romanesque sur des âmes malades comme celle du jeune patricien anglais à la veille de perdre pied dans une crise

de désespoir apparemment sans remède. Et puis, des faits que j'ai rappelés une seconde conclusion me semble ressortir, maintenant que l'essor est donné aux études sandiennes : c'est qu'aucun de ses livres n'est négligeable. George Sand n'est pas seulement "l'auteur d'Indiana" — cliché qui, dès 1833, l'agaçait! Ni de *Lélia*, ni de l'admirable *Consuelo*, ni du *Champi* et de la *Mare au Diable* que la télévision n'a pas trop mal rendus, ni des romans dits "socialistes", ni de *Mauprat* dont Jean-Pierre Lacassagne nous a donné une édition excellente. L'exemple de l'emballage de Lytton pour *Lavinia* prouve que certaines de ses œuvres jugées mineures sont capables d'éveiller des résonances inattendues, qu'elles peuvent être les invitations à reprendre confiance dans l'existence lorsque défaille notre foi en l'Humanité. Bien loin de voir en George Sand, comme d'innombrables critiques bourgeois, l'exemple des pires dépravations — il y a tout juste un siècle, l'insupportable Barbey d'Aurevilly qui a gaspillé tant d'encre et de papier à l'insulter basement, stigmatisait sa "nullité"<sup>(9)</sup> — nous appliquerions volontiers à cette grande maîtresse d'optimisme raisonné ce qu'elle disait elle-même de Balzac, dans la préface qu'elle a écrite pour *La Comédie humaine* : "Chacun de ses livres est la page d'un grand livre... Il faut donc lire tout Balzac".

*Jean GAULMIER*

- 1 Voir Thomas Mullock, *British Lunatic Asylums : Public and Private with an appendix containing the case of Dr Perthman and special reference to the case of Lady Lytton Bulwer*, London, 1858.
- 2 Edward Bulwer fut Secrétaire d'Etat aux Colonies dans le ministère tory de Lord Derby en 1858-1859.
- 3 On comprend aisément que cette préface, où l'auteur reconnaissait sincèrement sa dette à l'égard de George Sand, ait paru compromettante à un ancien ministre de la Reine Victoria. Pourtant Lytton la reprendra en tête de la seconde édition de *Lucile* en 1867.
- 4 L'autographe se trouve à la Bibliothèque Nationale et Universitaire de Strasbourg, ms. 3527. Robert Lytton s'exprime avec aisance en français. J'ai pris la liberté de corriger quelques gaucheries en plaçant mes interventions entre crochets.
- 5 Robert Lytton écrira d'ailleurs un article très chaleureux sur les *Pléiades*, *A Novelty in French Fiction*, dans *The Foreignly Review* du 1<sup>er</sup> septembre 1874, p. 292-307. La confiance de Lytton dut intéresser Gobineau d'autant plus que, si étrange que cela puisse paraître de prime abord, il était lui-même un admirateur de George Sand, comme je l'ai rappelé dans une petite étude *Gobineau et George Sand*, dans *Zeitschrift für Französische Sprache und Literatur*, Wiesbaden, septembre 1966, p. 99-107 — à rectifier et à compléter par l'article de Georges Lubin, *Une entrevue manquée, George Sand, Dom Pedro II et Gobineau*, dans *Etudes gobiennes*, Klincksieck, 1973, p. 77-85.
- 6 Voir Georges Lubin, *Correspondance de George Sand*, t.II, p. 225-226 et p. 280.
- 7 Voir le texte de ce "Voyage aux Pyrénées" tel que George Sand l'a édulcoré dans *Histoire de ma vie*, IV, ch.X, dans les *Œuvres autobiographiques*, éd. Lubin, Paris, Bibliothèque de la Pléiade, 1971, t. II, p. 58-72, à compléter naturellement par les très belles lettres de 1825 d'Aurore à Aurélien et à Casimir publiées par Georges Lubin, *Correspondance*, t. I, p. 275-299.
- 8 Voir Aurélia Brooks Harlan, *Owen Meredith, a critical Biography of Robert, first Earl of Lytton*, Columbia Univ. Press, New-York, 1946, p. 141 et suiv.
- 9 Barbey d'Aurevilly, dans *Le Constitutionnel* du 8 mai 1882. Il rendait compte de la *Correspondance* de Sand que la famille publiait — avec la timidité que l'on sait.



**ANTOINE CLAUDE DELABORDE  
MAÎTRE OYSELIER PARISIEN  
AÏEUL MATERNEL  
DE GEORGE SAND**

**(Suite et Fin)**

Le précédent Bulletin, consacré à Nohant, n'a pas permis de publier la suite de l'article consacré à Antoine Claude Delaborde, paru dans le Bulletin de 1981 pp. 19 à 22.

Rappelons que la source de cette documentation est essentiellement constituée par des actes de la Sous-Série Z 1e des Archives Nationales : Eaux et Forêts ; la corporation des «Maîtres oyseleurs de Paris» relevait de la Maîtrise des Eaux et Forêts de la vicomté de Paris (Table de Marbre).

Nous avons vu qu'A.C. Delaborde avait été reçu Maître oyseleur le 7 septembre 1767. Au printemps 1774 il était candidat à la fonction de juré de sa corporation : c'est à cette occasion que s'éleva un différend au sein de cette communauté. Une plainte fut adressée au procureur du Roi contre Delaborde et un de ses confrères accusés de s'être livrés à des manœuvres pour tenter de capter des suffrages. Le 29 juillet 1774 le procureur du Roi avait saisi de l'affaire le Maître des Eaux et Forêts de Paris ; une décision du même jour reportait à une date ultérieure l'élection des deux jurés.

o

o                    o

D'après les pièces de la procédure d'enquête qui nous sont parvenues il semble que l'instruction ait été dirigée plus contre Bertin et Adam père et fils que contre Delaborde. Ce point de vue est confirmé par la décision qui interviendra pour valider l'élection de Delaborde et annuler celle d'Adam père.

Nous ne reproduirons donc pas les longs interrogatoires de «l'information de l'instruction contre Adam père et fils qui ont régalé chez Tétard». Il nous paraît cependant intéressant de présenter le

*«Mémoire de dépence fournie par le sieur Tétard, marchand de vin, savoir :*

<i>28 pintes de vin à 8 s. ....</i>	<i>11 L. 4 s.</i>
<i>Pour bonne chaire. ....</i>	<i>7 L.</i>
<i>Salade. ....</i>	<i>1 L. 16 s.</i>
<i>Pain. ....</i>	<i>1 L. 4 s.</i>

*Reçu le contenu du mémoire ci-dessus.*

*Ce 30 juin 1774.*

**TETARD.»**

Entre autres précisions fournies par les dénonciateurs, nous noterons que «Laborde avait participé au repas du roi d'Yvetot avec douze autres personnes» - chiffre fatidique ! - «depuis sept heures du soir jusqu'à une heure du matin, et Adam fils n'ayant pas assez d'argent pour payer la dépense le Sieur Bertin répondit pour lui et le fit payer le dimanche suivant ... Laborde était également à l'assemblée au cabaret vis-à-vis le Méridien du Pont au Change pour nommer Adam père au lieu d'Adam fils et on a fait payer la dépense à Laborde et Adam fils.» De plus, Adam père aurait alors été inculpé dans des affaires criminelles.

L'instruction fut menée assez rapidement puisque le 12 août 1774 il pouvait être procédé à la nomination des jurés oiseleurs ainsi qu'en fait foi le procès-verbal suivant (1):

*Election des jurés oiseleurs*

*Laborde — Linière.*

*«Aujourd'hui vendredi douze août mil sept cent soixante quatorze sont comparus par devant nous Simon Peauger — Louis Le Goubey et Ange Auguste Château, tous trois jurés en charge de la communauté des Maîtres Oiseleurs de cette ville lesquels nous ont dit qu'en exécution de notre sentence du 29 juillet dernier portant continuation à quinzaine de l'élection des jurés de leur Communauté ils avaient fait distribuer des avertissements à tous leurs maîtres pour se trouver aujourd'hui lieu et heure par devant nous et attendu que la majeure et la plus saine partie desd. maîtres sont présents nous ont requis de procéder et passer outre à la consommation de lad. élection de la manière ainsi qu'il appartiendrait et par le procureur du Roy nous a été remontré que lors de la dernière assemblée de la Communauté desd. Maîtres oiseleurs après avoir recueilli les avis et suffrages de leurs jurés et continué à quinzaine pendant lequel temps il aurait été chargé de faire les diligences à l'effet de découvrir des menées et cabales pratiquées pour l'élection des jurés et dont il nous avait rendu plainte le même jour que l'information ayant été faite en conséquence le neuf du présent mois, sur le vu d'ycelle nous aurions par notre ordonnance du même jour étant ensuite de ladite information renvoyé sur le tout à l'audience pour lors de l'élection des jurés oiseleurs avoir tel égard que de raison aux charges y contenues.*

*«Que par la lecture qu'il allait nous donner desd. charges il nous serait aisé de reconnaître qu'il s'était tenu récemment diverses assemblées relatives à l'élection desd. jurés; qu'Adam père l'un des deux aspirants à la jurande qui réunit le plus de suffrages avait eu beaucoup de part à ces assemblées illicites mais que Laborde, autre aspirant qui rassemble la pluralité des voix n'aurait été chargé par aucun des témoins entendus d'avoir coopéré ou favorisé par sa présence ou autrement auxdites assemblées, et comme le principal objet des recherches dont il nous rendait compte était d'écarter les suffrages des auteurs des brigues et cabales en question et de les exclure de toutes élections à ces causes nous aurions requis faisant droit sur le tout d'entériner les avis et suffrages des maîtres de ladite Communauté à l'égard de Laborde. En conséquence le nommer juré de lad. Communauté pour le temps prescrit par leurs statuts et règlements et sans s'arrêter ni avoir égard aux avis et suffrages donnés en faveur d'Adam père nommer pour autre juré de la dite Communauté Charles Linière qui réunit le plus grand nombre de suffrages après led. Adam père.*

*«Sur quoy Nous, attendu ce qui résulte des plaintes, charges, informations et faisant droit sur le tout en entérinant les avis et suffrages des Maîtres oiseleurs en ce qui concerne le nommé Laborde nous avons nommé ledit Laborde pour l'un des jurés de lad. Communauté des maîtres oiseleurs au lieu et place de Simon Peaugé juré sortant et sans s'arrêter ny avoir égard aux avis et suffrages donnés en faveur dud. Adam avons pareillement nommé pour autre juré de lad. Communauté le*

*nommé Charles Linière au lieu et place de Louis Le Goubey autre juré sortant.*

*«Disons que lesd. Antoine Laborde et Charles Linière sont et demeureront élus jurés de la Communauté des Maîtres oyseurs de Paris aux lieu et place desd. Simon Peaugé et Louis Le Goubey jurés sortants pour par lesd. Laborde et Linière exercer lad. commission pendant deux années avec Ange Château juré restant pendant le temps qu'il sera en place et après luy avec celui qui devra être en sa place. Leur enjoignons de se conformer en l'exercice et fonctions de leur commission de jurés à laquelle ils viennent d'être élus à l'ordonnance des Eaux et Forêts du mois d'août 1669 arrêts et réglemens depuis intervenus les faire observer par les maîtres qui composent lad. Communauté veiller à ce qu'il ne se commette aucune contravention, faire fidèlement par devant nous leur rapport de celles qu'ils trouveront se commettre ensemble observer et faire observer les statuts de lad. Communauté arrêts et réglemens intervenus sur cette matière sous les mêmes peines y portées. Donnons acte auxd. Antoine Delaborde et Charles Linière présents à notre audience de ce qu'ils acceptent lad. commission de jurés à laquelle ils viennent d'être élus. En conséquence avons desd. Delaborde et Linière pris et reçu le serment en tel cas requis et accoutumé de bien fidèlement s'en acquitter et observer les arrêts édits statuts et réglemens sous les peines y portées. Ce fut fait.»*

Cavelier de Laguillaumie

Cette élection intervenant pour la période au cours de laquelle le Roi allait être sacré à Reims donnait mission et qualité aux jurés en charge pour procéder à la cérémonie traditionnelle du lâcher d'oiseaux dans la basilique suivant le privilège qui avait été accordé aux maîtres oyseurs parisiens «par les rois Charles VI et Henri III par leurs ordonnances d'avril 1402, mars et août 1575» (2)/

Le registre de la Maîtrise des Eaux et Forêts de Paris nous a gardé la trace officielle de la décision prise par la Communauté des Maîtres oiseliens de Paris de satisfaire à cette obligation (3)/ :

*« Aujourd'hui mercredi vingt-quatre may mil sept cent soixante quinze de relevée sont comparus au greffe de la Maîtrise des Eaux et Forêts de Paris Ange Auguste Château père, Antoine Claude de la Borde et Jean Charles Linière tous trois maîtres oyseurs de cette ville et jurés de présent en charge de leur communauté lesquels nous ont dit qu'en exécution et pour satisfaire aux sentences rendues au siège de lad. maîtrise des dix-neuf et vingt-deux may présent mois ils comparent à l'effet de faire leur soumission comme de fait ils se soumettent par ces présentes en acceptant la commission à eux donnée par lesd. sentences de se transporter en la ville de Rheims et de si rendre exactement pour le onze juin prochain jour de la cérémonie de sacre de Sa Majesté à l'effet d'y lâcher au moins quatre cents oyseaux, conformément à ce qui est prescrit par les statuts de lad. Communauté et ce moyennant la somme qui leur sera remise de la contribution imposée sur chacun des maîtres aux termes des sentences susdattées, déclarant en outre qu'ils se contentent de lad. contribution et n'entendent rien prétendre à ce sujet sous tel prétexte que ce puisse être et s'obligent de rapporter un certificat de M. le Maître des Cérémonies ou autre qu'il appartiendra en bonne forme qu'ils ont satisfait à ce qui est prescrit par les statuts et ont laschés lesd. quatre cents oyseaux en l'église de Rheims pendant la cérémonie et ont satisfait à toutes les obligations à cet égard dont et de quoy ils nous ont requis a été à eux octroyé et ont signé avec nous.»*

CHATEAU

DELABORDE  
MAUPOINT (greffier).

LINIÈRE

Notons avant de poursuivre que la signature de Delaborde est d'une bonne écriture, de même celle de ses collègues: A cette époque on constate que tous les maîtres de la communauté savent signer, à la différence de ce qui se passait à la fin du 17<sup>è</sup> et au début du 18<sup>è</sup> siècle.

Nous n'avons pas lieu de douter que les jurés en charge soient allés à Reims et y aient procédé au lâcher d'oiseaux. Mais nous ne trouvons pas dans le fonds de la Maîtrise des Eaux et Forêts de pièce attestant le fait.

Par contre nous sommes assurés par le certificat reproduit ci-dessous que la même cérémonie qui devait accueillir la reine lors de son entrée solennelle dans Paris a bien eu lieu et que le grand-père de George Sand y fut le représentant officiel de sa communauté. Cette cérémonie eut lieu «Lors de l'entrée de leurs Augustes Majestés pour le Te Deum... chanté en actions de grâces de l'heureuse délivrance et convalescence de notre Auguste Reine». Delaborde était assisté de son fidèle ami Bara et il n'est pas interdit de penser que sa fille Antoinette Sophie, alors âgée de cinq ans et demi ait assisté à la cérémonie et à l'envol d'oiseaux. Mais nous voulons nous en tenir au document ainsi rédigé :

*« Je soussigné, chanoine et intendant de la fabrique de l'Eglise de Paris, certifie que M. de la Borde, Syndic de la communauté des Maîtres oiseleurs et M. Bara ont lâché environ quatre cents oiseaux à Notre Dame le lundy huit du mois de février, lorsque le Roy et la Reine sont venus à Notre Dame. En foy de quoi j'ay donné le présent certificat.*

*A Paris, ce 14 février 1779.*

L'abbé Guillot de Montjoye.

La situation occupée par Delaborde à la tête de sa communauté peut nous inciter à penser que ses affaires allaient bien. Nous ne pouvons l'assurer. En effet, les oiseleurs avaient de plus en plus de mal à faire respecter leur privilège en ce qui concerne le commerce des oiseaux. Le fonds de la Maîtrise des Eaux et Forêts de Paris contient d'assez nombreuses pièces de procédure de cette époque «tendant à faire saisir des marchandises chez des particuliers faisant profession d'oiseleur et n'appartenant pas à la Communauté». Aussi lorsque l'édit du 23 août 1776 et la déclaration du 19 décembre suivant eurent permis à toute personne d'exercer librement la profession d'oiseleur, la concurrence devint d'autant plus redoutable que les nouveaux venus ne supportaient aucune des charges de la communauté et ne respectaient même pas les règlements que l'ordonnance du 3 septembre 1776 avait rendus applicables à tous.

La Maîtrise des Eaux et Forêts ne cesse d'intervenir contre les personnes qui «chassent journellement sans avoir l'âge et l'expérience, avec des instruments prohibés». Enfin c'est l'époque où des échoppes s'installent «sur le quai à la ferraille et à la descente du Pont-Neuf» donnant asile aux fripiers. Le «recruteur, nourricier des armées royales» s'y promène toujours et le «quai est une vraie foire curieuse, à l'usage des déguenillés». (Louis-Sébastien Mercier - Tableau de Paris).

Delaborde fut réélu aux fonctions de juré oiseleur puisqu'il porte encore ce titre lors de la tenue des Assises de Pâques 1777. Un acte de réception de deux nouveaux maîtres fut établi le «vendredi 23 octobre 1778... en présence et du consentement d'Antoine Delaborde et Antoine Barrat, tous deux jurés en exercice». C'est le 23 juillet 1779 qu'eut lieu l'élection pour procéder au remplacement de Delaborde dans la charge qu'il exerçait depuis cinq années. Il dut cesser d'exercer le métier

d'oiseleur très peu de temps après ; en effet son nom ne figure pas sur une liste nominative très détaillée des maîtres oiseleurs établie pour les Assises de Pâques 1780 de la Maîtrise des Eaux et Forêts de Paris. Il ne figure pas davantage sur la liste établie pour les assises de la Saint Rémy (7 octobre) 1780.

Le nombre des maîtres oiseleurs qui était de 24 en 1772 passe à 36 en 1782 et on note 96 inscriptions d'oiseleurs pour la seule année 1781 au registre ouvert en exécution de l'ordonnance du 3 septembre 1776. Le métier d'oiseleur ne figure pas au nombre des corporations parisiennes rétablies à l'édit de Maurepas d'août 1776. Ce métier dut alors connaître une crise d'autant plus profonde qu'elle s'inscrivait dans la crise où était entrée l'économie française dès 1778 (4).

Delaborde chercha un refuge dans l'une des corporations rétablies : celle des Maîtres paumiers. Il exploita, non pas un jeu de paume, mais un jeu de billards rattaché à la Maîtrise des paumiers. Le droit d'entrée était assez élevé puisqu'il se montait à 600 livres ; la situation matérielle de Delaborde ne semble donc pas être critique. (5)

Il résulte de recherches effectuées depuis la première publication de cet article que nous pouvons y ajouter les renseignements inédits suivants :

Antoine Claude Delaborde, maître paulmier à Paris, y demeurant Quay de la Mégisserie, paroisse Saint-Germain l'Auxerrois prit à bail le 17 septembre 1778 : «Une boutique attenante le passage qui conduit de la rue de Bourbon (de Lille) du côté de la rue du Bacq dépendant de l'ancien hostel des Mousquetaires gris». (6) Cette ancienne caserne allait devenir le Marché Boulainvillers en exécution de lettres patentes de Novembre 1780.

C'est à cet endroit qu'il décéda le 1er Décembre 1781, son acte de décès fut établi le lendemain. Il ne fut pas dressé d'inventaire, sa veuve s'étant fait recevoir maîtresse paumière et ayant assuré deux ou trois années l'exploitation de ce fonds.

La tutelle de leurs deux enfants mineurs ne fut établie que les 20 et 21 janvier 1786. (7) C'est seulement le 24 janvier de la même année que fut dressé un inventaire des biens composant la communauté ayant existé entre A.C. Delaborde et Marie Anne Cloquard. (8)

Celle-ci sut se créer de nouvelles ressources pour élever ses filles : elle se fit recevoir maîtresse ferrailleuse et exerça rue du Pont-aux-Choux, à proximité du domicile de ses parents, l'activité bien particulière de «dépeceuse de voitures». C'est-à-dire qu'elle vendait des pièces détachées et des accessoires provenant de voitures réformées ; un garçon était employé par elle dans le magasin assez vaste qu'elle avait loué à côté de son domicile personnel. Ces précisions nous sont fournies par l'inventaire qui fut dressé après son décès survenu le 16 juillet 1790. (9)

Dès les 17 et 22 juillet était instaurée une nouvelle tutelle des mineurs Delaborde, leur grand-père maternel Jean Georges Cloquard devenait leur tuteur. (10)

Tous ces documents relatifs à l'enfance difficile, mais non encore malheureuse de deux enfants d'Antoine Claude Delaborde mériteraient une étude particulière.

*J. MARILLIER*



Spécimens de signatures d'A. C. Delaborde  
(A.N. - Z1e 313 (1774) et Z1e 306 (1775))

- 
1. Arch. Nat. Z1e 215.
  - 2 & 3. Arch. Nat. Z1e 306
  4. C.E. Labrousse, *La Crise de l'économie française à la fin de l'ancien régime et au début de la Révolution*, Paris 1944.
  5. George Sand indique par erreur que Delaborde fut d'abord maître paulmier puis maître oiselier (*Oeuvres autobiographiques*, I, 16).
  6. Arch. Nat. Minutier central, Etude LXII - 577.
  7. Arch. Nat. Y 5137 B. Avis de parents et Sentence du Châtelet.
  8. Arch. Nat. Minutier central, Etude III - 1169.
  9. Arch. Nat. Minutier central, Etude III - 1209. Ici l'inventaire est en contradiction avec l'acte de décès de l'état civil *reconstitué* qui indique le 7 juillet, mais qui nous paraît moins fiable.
  10. Arch. Nat. Y 5192 B. Avis de parents et Sentence du Châtelet.

## GEORGE SAND ET LES ANIMAUX

Il n'est pas besoin de rappeler combien George Sand fut une fervente admiratrice de la Nature, ainsi qu'en témoigne une large part de son œuvre. Nous ne sommes donc pas surpris de constater avec bonheur que les animaux y tiennent une place d'élection, au cœur de laquelle l'écrivain exprime toute sa profonde sensibilité.

Dès sa prime enfance, alors qu'elle parcourait les routes d'Espagne avec ses parents et le Maréchal Murat — dont son père était l'aide de camp —, la petite Aurore Dupin s'attacha à un jeune faon rapporté à la suite d'une partie de chasse. Murat tint à le placer lui-même à côté d'elle pendant son sommeil, afin de lui en réserver la surprise à son réveil. Le jeune animal *“était couché en rond contre ma poitrine”* raconte George Sand. *“Il avait la tête sur l'oreiller; ses petites jambes étaient repliées comme s'il eût craint de me blesser, et mes deux bras étaient restés enlacés autour de son cou. Ma mère me dit que Murat regrettait en cet instant de ne pouvoir montrer un groupe si naïf à un artiste”*. Touchant tableau en vérité, digne d'émouvoir même un grand chef d'armées!

Plus tard la petite “sauvageonne” de Nohant, qui jouait avec les enfants de la ferme, se familiarisa vite avec le milieu animal, domestique ou champêtre. Mais elle le faisait toujours avec une grande sensibilité, et c'est à contre-cœur qu'elle assistait aux exploits des chasseurs. Lorsque ces derniers rapportaient à la maison, en automne, *“de belles et douces palombes ensanglantées”*, elle demandait qu'on lui donnât celles qui étaient encore vivantes. Elles les soignait de toute son âme, et parvenait parfois à les guérir. Alors elle se résignait à leur rendre la liberté, pleine de *“joie triomphante et de regret invincible”*, sacrifiant *“le plaisir de la possession au plaisir de la générosité”*.

Cette sensibilité généreuse de George Sand découvre, dès son jeune âge une âme foncièrement féminine, qui complète et équilibre son caractère masculin un peu trop légendaire, exploité par des critiques faciles. Citons encore, en guise de témoignage, ces lignes très attendries consacrées à la sensibilité animale:

*“Le cheval, le bœuf, le chien pleurent. Ils ont des larmes de désespoir comme le cerf aux abois, mais ils ont aussi des pleurs de tendresse. Mon frère a vu un cheval écraser par mégarde le pied de l'homme qui le soignait et, en le voyant s'évanouir, se pencher vers lui, le lécher et le couvrir de larmes”*.

A cette sensibilité sandienne - qu'il ne faut pas confondre avec de la sensibilité - succède bientôt une réflexion philosophique plus profonde. *“Les animaux ont une âme*, assure George Sand, puis elle approfondit encore sa pensée en précisant: *“non pas une âme mais deux âmes”*. Ainsi que les végétaux, ils possèdent d'abord une *“âme spécifique”*, préposée à l'entretien et à la conservation de la vie physique. Mais ils détiennent en outre, une âme individuelle, consciente et raisonnante, voire supérieure sous certains rapports, à celle des humains. Ce qui se traduit, chez l'animal, par un *sens mystérieux [...] qui lui révèle des choses que nous ignorons”*. Par un certain langage également, qui échappe souvent à l'observation des hommes, telles ces *“folles réflexions du geai, [...] cet Esope grotesque de la forêt”*; ou le coassement des petites grenouilles au clair de lune *“qui n'ont qu'une note dans la voix”*. N'oublions pas le chant du rossignol, ce *“chantre des nuits heureuses”* qui répondait par son *“point d'orgue extatique”* aux mélodieux accords que le piano de Franz Liszt éparpillait dans le parc de Nohant, bleui de lune...

Les oiseaux ont d'ailleurs toujours été à l'honneur dans la vie de George Sand, très instruite en ornithologie, comme elle l'était en ce qui concernait l'étude des papillons et des insectes. Petite-fille d'oiseleur, elle savait, d'instinct, apprivoiser les oiseaux, et se passait difficilement de leur compagnie. C'est ainsi qu'au cours de ses premières couches, pendant l'hiver de 1822-23, elle se fit apporter, dans sa chambre de Nohant, quelques oiseaux du parc engourdis par le froid. *“On couvrit mon lit d'une toile verte”,* raconte-t-elle, *“on fixa aux coins de grandes branches de sapin, et je vécus dans ce bosquet, environnée de pinsons, de rouge-gorge, de verdiers et de moineaux qui, apprivoisés soudainement par la chaleur et la nourriture, venaient manger dans ma main ou se réchauffer sur mes genoux”*.

Dans l'appartement de Nohant, il faut signaler aussi la présence éphémère d'un certain grillon qui nicha quelque temps dans le placard-secrétaire de la romancière. *“il y vivait de mes pains à cacheter, raconte encore George Sand ; il venait manger sur mon papier pendant que j'écrivais, après quoi il allait chanter dans un certain tiroir de prédilection. Quelquefois, il marchait sur mon écriture, et j'étais obligée de le chasser pour qu'il ne s'avisât pas de goûter l'encre fraîche[...] Un soir, je ne l'entendis plus remuer[...] La servante l'avait écrasé en fermant la fenêtre. J'ensevelis ses restes dans une feuille de datura que je gardai longtemps comme une relique.”*

George Sand adorait également les chats, et écrivait volontiers avec un de ces amis à quatre pattes perché sur son épaule. Les chats étaient nombreux à Nohant. Delacroix lui-même en possédait un, nommé Cupidon, que son élève Eugène Lambert peignit sans doute parmi tant d'autres.

Les chiens, eux aussi, faisaient partie de l'entourage familial, tel le fidèle Fadet, que George Sand fit appeler à son lit de mort. Souvenir plus réjouissant: celui du petit chien Marquis, au sujet duquel Chopin, à la demande de George, composa une valse pleine de joie et d'humour (la valse dite du petit chien).

Dans le bestiaire de George Sand, il est temps de laisser la place aux chevaux. Nous savons que la “sauvageonne” de Nohant apprit vite à monter à cheval sur les conseils de son demi-frère Hippolyte Chatiron, pour parcourir en tous sens, aux côtés de son précepteur Deschartres, la campagne berrichonne alentour, en herboriste et en entomologiste aussi bien qu'en propriétaire terrienne. “Colette” fut la première jument qu'elle monta. *“J'aime ma jument, confie-t-elle à Aurélien de Seze (lettre du 12 octobre 1825), je l'aime tellement que je ne la regarde pas comme un animal subordonné à mes plaisirs, mais comme une amie dont toutes les volontés sont d'accord avec les miennes”*. Plus tard, c'est à Michel de Bourges (lettre du 20 mai 1837) qu'elle exprime son admiration pour son nouveau cheval qu'elle a dressé *“à galoper si vite que le ciel et la terre disparaissent quand il [l']emporte sous les longs berceaux de pommiers en fleurs”*. Mais la cavalière consommée qu'elle est ne se veut pas tyrannique vis-à-vis de ses montures, et elle s'interroge avec toute sa sensibilité foncière: *“Pourquoi ces êtres (il s'agit ici de magnifiques chevaux blancs) sont-ils nos esclaves? Pourquoi ces cordes, ces colliers, ces rênes, ce fouet, cette longue course pour mon plaisir et nullement pour le leur? En vertu de quel devoir m'entraînent-ils, moi qui ai des jambes [...] Ces pauvres êtres pensent cependant! Ne croyez pas que ce soit des machines qui se meuvent et remuent mécaniquement les jambes pour avancer dans n'importe quelle direction et arriver à n'importe quel gîte. Ces machines voient et observent; elles savent où elles sont et où elles vont”*.

Dans nombre de ses romans, — et en particulier ses romans champêtres, cela va de soi — George Sand met en scène des animaux. Ce sont les bœufs de *La Mare au Diable*, ces *“véritables patriarches de la prairie”*; ou bien les trois moutons de la



petite Marie et la jument grise du même ouvrage, laquelle retrouve toute seule son chemin de retour dans le brouillard. Il y a aussi la chère brebis Rosette de **Nanon**, les oies de la **Petite Fadette**, le chien Satan du laboureur Joset des **Maîtres Sonneurs**, le fougueux cheval de **Mauprat**, et celui du **Marquis de Villemer** qui sauve son maître enseveli dans la neige, sans oublier le petit âne d'Afrique Bou-Maca de **Tamaris**, etc... Il est impossible de recenser ici tout le bestiaire sandien, tant sont nombreux et variés les animaux qui furent aimés par George Sand, grandeoureuse... de la Nature dans toutes ses créations.

F. GOURON

---

## A LA MAISON DE DOSTOÏEVSKI A LENINGRAD

Lorsqu'on flâne, dans le Leningrad d'aujourd'hui, du côté de l'ancien Marché aux foins, où Dostoïevski situa l'action de **Crime et chatiment**, il faut faire un gros effort d'imagination, tant le quartier de l'actuelle Place de la Paix a été reconstruit. Pourtant, il suffit, à quelques centaines de mètres de là, en sortant de la station de métro Vladimirskaïa, de faire quelques pas pour retrouver les fantômes du passé. Face à l'église baroque dont les coupes jettent les feux d'un mysticisme combattu et toujours résurgent, dans l'alignement pittoresque d'un grand marché couvert où grouille la foule colorée des marchands et des acheteurs, à l'angle de la ruelle Kouznetchny et de la rue qui porte désormais le nom de l'auteur des **Frères Karamazov**, se dresse une grande demeure bourgeoise du milieu du siècle dernier. Le passant ignorant, s'il n'avise la porte en sous-sol dont la plaque indique qu'ici vécut — et mourut — Fédor Mikhaïlovitch Dostoïevski, n'a aucune raison de s'y arrêter. Mais que l'on descende les trois marches du perron, que l'on pousse la porte ouvrant sur l'indispensable vestiaire où l'on abandonne manteau, sac ou parapluie. on pénètre le cœur battant au rez-de-chaussée de la vénérable maison. Le premier coup d'œil ne laisse pas d'être un peu décevant: que de papiers! ... présentés, il est vrai, avec le soin et le goût inhérents à la muséographie soviétique: fac-similés de manuscrits, éditions originales, lettres, gravures, pour la plupart en noir et blanc... Il s'agit de s'en approcher, de les lire, de surprendre, sur les panneaux en grisaille, l'évocation des œuvres maîtresses: la mansarde hallucinée de Raskolnikov, la Néva scintillante des Nuits blanches, le Christ assassiné de **l'Idiot**, les fers des prisonniers de la **Maison des Morts**..., pour que surgisse le peuple des créatures fiévreuses sorties de l'imagination tourmentée de l'écrivain.

Et voici que le visiteur français tombe en arrêt devant une vitrine où voisinent les œuvres et les effigies d'Eugène Sue, Victor Hugo, Fourier,... et George Sand, que Dostoïevski considéra avec un infini respect comme "la mère du roman russe".

On se souvient alors, devant les feuillets de **Spiridion**, que Dostoïevski fréquenta de 1846 à 1849, année de son arrestation, le cercle progressiste de Pétrachevski, fonctionnaire des Affaires étrangères, fouriériste convaincu, dont le socialisme chrétien, comme celui de George Sand, imprégnée des doctrines de Pierre Leroux, illuminera l'œuvre de Dostoïevski. L'intime conviction de la bonté originelle de l'homme, héritée de Rousseau, la foi profonde en des temps meilleurs et l'espérance d'une universelle rédemption éclairent les pages les plus noires, les cauchemars les plus désespérés des créatures torturées de Dostoïevski. Et le sandiste fervent s'émeut de trouver à près de 3000 km de la France ce touchant hommage à la dame de Nohant, qu'accompagne le souvenir des amis chers, Ivan Tourguéniev et Pauline Viardot. Quittant alors l'exposition, on pénètre dans l'appartement de l'écrivain, reconstitué à l'identique et fixé à jamais à l'heure de sa mort arrêtée au cadran de l'horloge du bureau. Emotion tendre devant la table de la salle à manger, à demi desservie, les jouets en désordre dans la chambre d'enfant, le bouquet qui se fane sur le petit secrétaire de la douce Anna Grigorievna, le verre de thé posé parmi les papiers sur le bureau du romancier ... Endroit "habité", havre de l'écrivain enfin apaisé, enfin reconnu, où peut-être ont été écrites les lignes où il exprimait son admiration pour George Sand: ... "l'une des plus sublimes et des plus belles représentantes de la femme, une femme presque unique par la vigueur de son esprit et de son talent, un nom devenu désormais historique... Vers 1845..., nous attendions d'elle quelque chose de beaucoup plus grand encore, une parole non entendue jusque-là et même je ne sais quoi de décisif et de définitif." (*Journal d'un écrivain*).

*Jacqueline RAZGONNIKOFF*



tant que je pourrais [...] On entend beaucoup parler aujourd'hui de **droit au travail** [...] Mon idée, en se développant, était de faire en vers une sorte de plaidoyer en faveur du travail pour les classes aisées et paresseuses, de montrer en mouvement tous les maux psychologiques de la vie **fashionable** [...]. En faisant cette réflexion, le souvenir m'est revenu d'un petit conte de George Sand que j'avais lu quelques années auparavant, dont la scène se passait là où je me trouvais alors, dans les Pyrénées, et dont les caractères et les incidents étaient d'une simplicité qui se prêtait [bien à mon dessein]. Aussitôt je me suis décidé à le prendre pour base et [j'écrivis] en trois jours les 6 premiers cantos de **Lucile**. Là je [m'arrêtai] [...] Plusieurs événements sont subitement arrivés [...] A la suite de ces événements ma mère retournait en Angleterre [...] et je me trouvai nommé à Vienne comme attaché. Là j'ai pu me procurer le petit roman qui [m'avait] servi de sujet pour les 6 premiers cantos de **Lucile**; je les ai alors retouchés pour mettre quelques scènes plus en accord avec ce que j'avais pu suivre de la prose de Madame Sand [...] Dans une semaine j'avais fini la seconde partie de **Lucile**. J'en envoyai les feuilles à mon père [...] et d'après ses conseils je refaisais tout-à-fait deux ou trois des derniers chants [...] J'avais mis une préface dans laquelle j'expliquais minutieusement toute la genèse du poème, l'idée dominante et toutes mes obligations à la prose de Madame Sand. Mon père l'ayant lu[e] me conseillait pour plusieurs raisons de supprimer cette préface <sup>(3)</sup>. J'ai suivi son conseil mais j'ai toujours regretté de l'avoir fait."<sup>(4)</sup>

J'extrais ces lignes d'une longue lettre de Robert Lytton, datée de Cintra le 5 juin 1866, à Arthur de Gobineau, alors Ministre de France en Grèce. Les deux diplomates, malgré leur différence d'âge et de grade, se sont pris l'un pour l'autre d'une vive admiration, depuis qu'ils se sont rencontrés à Athènes en 1864-1865, avant que le jeune Anglais ne soit nommé chargé d'affaires à la légation britannique de Lisbonne; ils ne cesseront d'échanger jusqu'à la mort de Gobineau une correspondance copieuse et confiante, touchant l'art, la littérature et la politique, et je ne crois pas me tromper en supposant que les figures d'Anglais lettrés et sympathiques créées par Gobineau: Norton dans **Akrivie Phrangopoulo**, Wilfrid Nore dans **les Pléiades**, doivent leurs traits essentiels à Robert Lytton. <sup>(5)</sup>

L'œuvre de George Sand dont parle Lytton est **Lavinia**, longue nouvelle plutôt que conte ou roman, promise d'abord à Hippolyte Fournier, puis publiée dans les **Heures du soir, livre des femmes** chez Urbain Canel et Guyot en mars 1833 <sup>(6)</sup>. On sait qu'il s'agit d'une "vieille histoire", comme dit le titre original de George Sand, où elle utilise les souvenirs de son voyage aux Pyrénées de 1825 — si important dans l'évolution sentimentale de la jeune romancière par la présence d'Aurélien de Sèze <sup>(7)</sup>.

Mon intention n'est pas de rechercher ce qui a frappé Lytton dans cette "vieille histoire", au moyen d'une comparaison entre sa **Lucile** et **Lavinia**: ce parallèle, Gobineau lui-même a pu le faire, car il possédait à la fois dans sa bibliothèque les œuvres de Lytton avec cette dédicace autographe: *Count A. de Gobineau from his sincere and grateful friend and admirer*, et **Lavinia**, édition Lévy, 1857. De plus, ce parallèle a été esquissé —très superficiellement — par une critique américaine <sup>(8)</sup>. Mon but était seulement, par un témoignage peu connu, de montrer combien fut étendue l'influence morale de George Sand, quelle bienfaisante action exerça son œuvre romanesque sur des âmes malades comme celle du jeune patricien anglais à la veille de perdre pied dans une crise

## DE L' "ENFANT DU SIECLE"

### A LA "MERLETTE BLANCHE"

Dans un ouvrage qui fit une sortie discrète en 1982 — discrétion inversement proportionnelle à l'importance de la thèse développée et à la somme de culture qui la sous-tend, Michèle Coquillat<sup>1</sup> s'emploie à débusquer le mythe de l'"impuissance créatrice de la femme" et de son "infériorité littéraire". Par "une lecture neuve de quelques pans de littérature", selon la formule de la préfacière Colette Audry, elle s'efforce de montrer comment, du XVII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle, consciemment ou non, notre littérature est "truquée pour mieux déconsidérer le sexe féminin tout entier". "L'immense majorité des œuvres littéraires, y compris quelques unes créées par des femmes, écrit encore Colette Audry, enseignent aux femmes qu'elles sont interdites de création, interdites de création dans la vie comme en art".

L'on imagine à quel point le XIX<sup>e</sup> siècle, celui des dandys, des esthètes, fournit à l'auteur des exemples en or. Elle voit notamment, dans le besoin ressenti par George Sand de "justifier" son œuvre, d'en prouver l'utilité sociale (comme si cette création ne se justifiait pas en soi) l'expression de la peur de se voir foudroyée de mépris par ces créateurs de droit divin que se prétendent alors plus que jamais ses confrères masculins. C'est dans les rapports entre George Sand et Musset que se dévoile le mieux, selon Michèle Coquillat, le face-à-face du "mâle créateur" et de la "femme contingence". L'auteur s'efforce de distinguer les vrais mobiles du poète derrière la transposition qu'il donne de l'aventure vénitienne dans **La Confession d'un enfant du siècle**<sup>2</sup>, œuvre jugée par elle-même "ouvertement et consciemment misogyne et vengeresse".

Cette critique prend place parmi une série d'études qui, négligeant désormais d'étudier l'œuvre en fonction de l'aigrissement progressif de l'humeur de Musset, s'attachent à mettre en relief sa structuration propre ou à en dévoiler les intentions secondes.

Au premier groupe peut se rattacher le critique anglo-saxon D.G. Charlton, qui, dans une remarquable étude intitulée **Musset as a moral novelist**<sup>3</sup>, s'efforce de montrer que l'auteur de **La Confession** n'a pas trahi son dessein initial de faire œuvre de moraliste. La preuve? la profonde unité du roman, presque toujours niée par les premières générations de lecteurs. Aux yeux de Charlton, l'épisode sandien final, loin d'être maladroitement greffé sur l'épique dénonciation du mal du siècle qui occupe les premiers chapitres, en est comme le couronnement. C'est bien à tort que le héros a pu croire échapper à l'esprit de doute et au libertinage. Le mal le poursuit jusque dans les sphères bucoliques où règnent les pères vertueux, les Brigitte-George et les Smith-Pagello. Mal trop pernicieux, trop enraciné, pour ne pas l'amener à détruire le seul sentiment qui eût pu le sauver.

Illusion que tout cela, répondent bon nombre de lecteurs critiques d'aujourd'hui. Cette apparente contrition est le fruit de la ruse. Le livre est empli en effet d'un interminable plaidoyer **pro domo** tendant à présenter Octave, par un habile renversement de situation, comme la victime naïve, incrédule (épithètes sous lesquelles il s'abrite volontiers) d'une perfidie féminine originelle (Ah, si Eve n'avait

pas été là!). Ainsi, loin d'endosser loyalement ses torts, Octave se livre, selon Michèle Coquillat, à "une rationalisation de la faute de la femme. Il va la faire passer en jugement et la déclarer coupable (implicitement) tout en affectant de prendre la faute à son compte... Il se donne le beau rôle, et son attendrissement est sur lui-même. N'est-il pas d'une générosité et d'une grandeur insignes, quand il offre à cette femme tombée, indigne, contingente, changeante, incapable d'absolu, qui n'a pu le suivre nulle part, ni dans l'amour, ni dans la création, ni dans la fidélité, le titre d'ami"?

Ce que soupçonne Michèle Coquillat, c'est qu'en Musset le créateur se révolte contre le "danger castrateur" que lui fait courir sa liaison. Une déclaration de Laurent-Musset à Thérèse-George, dans *Elle et Lui*<sup>4</sup> semble illustrer ce souci du poète de préserver sa géniale disponibilité: "Je suis un créateur, *moi!* dit Laurent à Thérèse. Grand ou petit, faible ou puissant, c'est toujours un ressort **qui n'obéit à rien** et que met en jeu, **quand il lui plait**<sup>5</sup>, le souffle de Dieu ou le vent qui passe".

Certes — et de cela Michèle Coquillat ne parle pas — sa partenaire ne l'aidait que trop à cultiver ces hautains fantasmes. C'est qu'elle aussi croyait dur comme fer aux droits sacro-saints du génie, "tyrannie de droit divin" (proclame-t-elle<sup>6</sup>). Il est vrai que c'est au côté de Musset qu'elle vécut sa crise la plus échevelée de romantisme mystificateur. Mais se jugeant elle-même plus modestement et n'admettant pas de vivre en parasite, elle ne s'estimait pas déshonorée en s'asseyant jour après jour à sa table de travail sans trop compter sur l'hypothétique "souffle de Dieu". Quelle indécence que ces besogneux efforts pour son immodeste amant! Il les reçoit comme une leçon: "Ne m'a-t-il pas dit, et presque prouvé, hélas! que j'étouffais son génie en voulant détruire sa fièvre?"<sup>7</sup>.

Cette demi critique n'empêche pas George de manifester quelque complaisance envers les prétentions tyranniques de son partenaire, ni de contribuer activement à consolider le mythe de "l'innocence" d'un Musset, éternel "enfant". Aux proclamations arrogantes, dans *La Confession*, de cette emblématique candeur, font écho les chastes enveloppements maternels que lui prodigue George Sand dans *Elle et Lui*.

Ce mythe de la fausse innocence est précisément battu en brèche dans une étude de Henri H. Lejeune, récemment publiée par la revue *Contrepoint* et intitulée *Dans les pas de Musset*<sup>8</sup>. Le critique débusque, sous l'évocation rhétorique d'une débauche baudelairienne, la fausse pureté d'Octave, noceur des plus classiques, corrupteur inconscient de jeunes filles pauvres. L'auteur souligne à quel point, alors que le poète se met quasiment seul en scène, et monologue bien souvent (quand il débat, c'est avec son double), les seuls êtres émouvants de l'œuvre sont ces soi-disant prêtresses de débauche, à la beauté hâtivement consommée. Celui qui "se cramponne à son personnage d'enfant" est, selon le critique, un puritain qui s'ignore. C'est sa répulsion pour les choses de la chair qui, donnant l'attrait du faisandé à la débauche du héros, nourrit sa "misogynie messianique". Qui est coupable d'avoir inoculé à Octave le doute fatidique qui, l'empêchant d'être heureux, le pousse à faire souffrir? Est-ce la jeune femme que cet exhibitionniste de l'innocence entretenait pour meubler ses loisirs et de qui il n'était en droit d'exiger nulle "fidélité"? Tout bien pesé, ne serait-ce pas lui le pourrisseur originel? Mais se peindre en bourgeois précocement blasé aurait été peu littéraire, et comme il dut sembler plus reluisant à Musset de se montrer habité d'une jalousie abstraite et métaphysique à l'égard de la malheureuse Brigitte, que de s'avouer stupide et bestial comme le mâle fort peu noble et romantique qu'il fut certains jours à ses côtés!

Un autre point est souligné à la fois par H. Lejeune et M. Coquillat: c'est l'incroyable effacement que subit la célèbre George Sand transposée en Brigitte Pierson. Du plus grand écrivain femme du siècle, Musset fait une ex-rosière à cheval sur son prie-Dieu, une "veuve-vierge" selon l'heureuse expression de H. Lejeune, abandonnée aux soins aux malades, aux caresses des biches, au bichonnage des fleurs. Cette pâlotte n'agit jamais, se contentant d'aimer et d'encaisser des rebuffades. Elle est tout sauf sujet. Une autre fois pourtant le poète évoquera l'œuvre littéraire de sa partenaire. Ce sera, sept ans après *La Confession*, la délicieuse *Histoire d'un merle blanc*, où l'auteur, il est vrai, sourit de lui-même (c'est sa méthode), mais où il caricature George en "pondeuse" inauthentique et tricheuse. Une phrase semble illustrer la distance qu'en 1842 du moins il met entre eux: "Tandis que je composais des poèmes, elle barbouillait des rames de papier". De la "veuve charitable d'opérette" (H. Lejeune), on passe à la "merlette lettrée", blafarde imitatrice (à force de blanc d'Espagne, du seul oiseau rare authentique, le mâle tant envié), et qui travaille dans le quantitatif ("des rames de papier").

Sachons gré à ces deux critiques, quoique fort différents, d'apporter un regard pro-féministe sur ce somptueux procès de la femme (au nom d'une Femme idéale et abstraite) que constitue *La Confession*. Mais comme il nous paraît juste de fournir un avocat au poète par trop accablé, donnons-lui... George en personne. Ne dit-elle pas éprouver de l'admiration pour le roman qu'elle place, dès sa parution en 1836, plus haut que l'*Adolphe* de Benjamin Constant<sup>9</sup>? N'assure-t-elle pas avoir été émue aux larmes par la fidélité du récit — Jusqu'à "la sœur de charité" qu'elle veut bien incarner (et avec quelle joie!) —. Après tout, si l'intéressée chérit son beau tourment, tout en assurant n'avoir alors nulle envie de le revivre, ne soyons, en la circonstance, pas plus sandistes que George elle-même.

*Aline ALQUIER*

1 Michèle Coquillat, *La poétique du mâle*, Gallimard, coll. Idées.

2 *Ibid.*, p.319-335; chapitre intitulé: Brigitte Pierson, la femme contingence.

3 D.G. Charlton, Univ<sup>ty</sup> of Warwick, *Musset as moral novelist. La confession d'un enfant du siècle*, mélanges de littérature française moderne offerts à Garnett Rees, édité par Cedric E. Pickford. Libr. Minard, 1980, p.29-46.

4 Chap.VI.

5 C'est nous qui soulignons.

6 *Ibid.*, chap.XI.

7 Chap.VII.

8 N°36 (15 févr. 1981), p.43-52.

9 Correspondance (Garnier), III, 1.1090.

10 *Ibid.*: Lettre 1181 à Marie d'Agout, du 25 mai 1836.

## GEORGE SAND SUR LES PLANCHES

### TROUBADOURS DE PENDULE

Spectacle de *et* avec Denise Bosc et Robert Marcy  
au Théâtre du Lucernaire

Quelle heureuse idée d'avoir fait revivre sur la scène la belle amitié qui, pendant dix années, lia George Sand et Gustave Flaubert! Amitié fascinante à bien des égards, elle a fasciné Denise Bosc et Robert Marcy. Fascination de la **correspondance Flaubert-Sand\*** d'abord, dont on a dit, et à juste titre, qu'elle était la plus belle correspondance du siècle et peut-être la plus belle de toute la littérature. Et Denise Bosc et Robert Marcy ont abordé cette correspondance avec beaucoup d'intelligence et de sensibilité; ils ont eu raison d'y voir avant tout une belle histoire, l'histoire d'une amitié exceptionnelle. Une amitié qui a su résister aux différences et même aux oppositions, qui a su résister à toutes les épreuves: à la différence d'âges, aux jalousies des uns et des autres, aux médisances de certains, à l'agitation des chappelles et des cénacles. Denise Bosc et Robert Marcy ont su, grâce à un jeu sensible et discret, donner une "épaisseur" psychologique évidente à leurs personnages. Ils ont su aussi, grâce à l'habileté et à l'intelligence du montage des textes, soutenir un rythme suffisamment captivant pour que le spectateur ne soit jamais lassé. Et ce n'était pas évident. Une seule petite réserve: le prologue, selon moi, témoigne certes de la modestie, des craintes et des scrupules des deux comédiens, mais n'apporte guère à l'histoire, le dialogue des deux troubadours pouvait se suffire à lui-même.

Denise Bosc et Robert Marcy ont eu raison d'aborder cette amitié, non pas en intellectuels, en analystes ou en critiques littéraires, mais en êtres sensibles et chaleureux. Bien sûr, dans le choix qu'ils ont opéré parmi toute la correspondance, ils n'ont pas manqué de mettre en évidence tout ce qui séparait George Sand de Gustave Flaubert, car c'est bien ce qui étonne, dans un premier temps, tous ceux qui se penchent sur cette amitié. Ils ont bien montré George Sand, baignée dans le flux et le reflux des saisons et des êtres.

*"Mon Dieu, que la vie est bonne quand tout ce qu'on aime est vivant et grouillant"*. George Sand heureuse uniquement au milieu de sa "tribu", curieuse de tout, de la vie, de la nature, des autres, parlant de sa famille, des enfants, du théâtre de Nohant, des marionnettes, des promenades et des baignades. Et nous avons vu, de l'autre côté de la scène, un Flaubert vivant "comme une huître", enfermé dans sa "chartreuse" de Croisset, ne voyant personne hormis sa vieille mère qui radote un

\* Publiée par A. Jacob chez Flammarion (1981).

peu et qui va bientôt s'éteindre. Un Flaubert volontairement retiré de la vie, coupé des autres:

*"Pour ne pas vivre, je me plonge dans l'Art, en désespéré; je me grise avec de l'encre comme d'autres avec du vin"*.

*"Je passe des semaines entières sans échanger un mot avec un être humain, et à la fin de la semaine, il m'est impossible de me rappeler un seul jour, ni un fait quelconque. Je vois ma mère et ma nièce les dimanches, et puis c'est tout. Ma seule compagnie consiste en une bande de rats qui font, dans le grenier, au-dessus de ma tête, un tapage infernal, quand l'eau ne mugit pas et que le vent ne souffle plus"*.

Nous avons bien compris aussi, grâce à Denise Bosc et Robert Marcy, le dialogue de deux écrivains différents. D'un côté Sand qui veut écrire:

*"pour tous ceux qui ont soif de lire et qui peuvent profiter d'une bonne lecture"*, qui veut donner des exemples, des modèles, et qui veut convaincre son ami Flaubert de se laisser aller, comme elle, à la vie et à sa profusion:

*"Tu es riche et tu cries comme un pauvre. Faites la charité à un gueux qui a de l'or plein sa paillasse, mais qui ne veut se nourrir que de phrases bien faites et de mots choisis. Mais, bêta, fouille dans ta paillasse et mange ton or"*.

De l'autre côté, Flaubert, lui, ne se fait guère d'illusion sur l'étendue de son public. Il écrit pour quelques-uns, car le but de l'Art, selon lui, ce n'est pas de convaincre mais c'est la Beauté. Denise Bosc et Robert Marcy ont su incarner aussi les deux travailleurs opposés qu'étaient "les deux troubadours". L'une suivant "sa vieille pente", laissant aller sa plume, l'autre suant toute une nuit sur une seule phrase et qui, lorsqu'il découvre une mauvaise assonance ou une répétition, est certain qu'il "patauge dans le faux". Ce qui fait dire à sa "chère maître":

*Quand je vois le mal que mon vieux se donne pour faire un roman, ça me décourage de ma facilité, et je me dis que je fais de la littérature savatée"*.

Mais ce qui fait surtout la qualité de ce spectacle, c'est qu'il ne nous montre pas seulement deux monstres sacrés, mais aussi deux êtres vivants, avec leurs grandeurs certes, mais aussi avec leurs faiblesses. Et cela les rend plus humains, plus proches de nous. Bien sûr, le spectateur se rend compte que George Sand et Gustave Flaubert, par leur intelligence, leur sensibilité, leur clairvoyance, sont deux êtres d'exception. Flaubert ne prédisait-il pas à son amie qu'on verrait:

*"avant un siècle, plusieurs millions d'hommes s'entretuer en une séance"* et que *"les grands travaux collectifs comme l'isthme de Suez (étaient) peut-être sous une autre forme, des ébauches et des préparations de ces conflits monstrueux dont nous n'avons pas l'idée"*.

Mais le spectateur se rend compte que les deux amis, tels que les comédiens les ont fait vivre, avaient aussi leurs contradictions, leurs partis-pris, leurs idées fixes, et cela parce qu'ils étaient deux êtres de chair, deux êtres aussi contradictoires et aussi instables que la vie les avait faits. Et ce n'est pas le moindre intérêt de ce spectacle. Dans une époque - la nôtre - où tout doit céder à l'analyse, où toute approche se veut scientifique et péremptoire, où, au nom d'un structuralisme mal digéré ou d'une linguistique qui se veut définitive, on fait de l'œuvre littéraire un champ d'investigation froide et détachée de l'homme - comme si **Madame Bovary** avait pu être écrit par un ordinateur - où l'analyste, bourré de certitudes et grisé par un intellectuelisme pédant ne fait au fond que se faire plaisir, une telle mise en scène, ou plutôt une telle résurrection de l'amitié chaleureuse entre deux êtres nous ramène à une réalité plus modeste certes, mais beaucoup plus humaine.



Combien ai-je entendu moi-même de ces jeunes savants me dire en substance et quelquefois avec condescendance: "Puisque George Sand et Gustave Flaubert n'ont eu aucune influence sur leurs œuvres réciproques, leurs relations n'ont aucun intérêt". Le spectacle de Denise Bosc et Robert Marcy prouve le contraire. Il prouve que cette **Correspondance Flaubert-Sand**, considérée comme le témoignage d'une grande amitié, est vraiment une belle histoire, et riche d'enseignement. Il serait vain de chercher quelque influence de Flaubert sur l'œuvre de George Sand ou de Sand sur celle de Flaubert. Car, malgré ce que l'un ou l'autre a pu dire ou écrire (à propos d'**Un Coeur simple** en particulier), ils étaient trop différents pour que l'un, sous l'influence de l'autre, ait pu modifier sa conception de l'art, sa définition de l'écrivain ou la finalité qu'il fixait à l'écriture. Au contraire, ils ont eu l'intelligence de rester eux-mêmes, c'est-à-dire opposés sur tous les points, mais sans animosité, sans mépris de l'autre, sans ironie, dans le respect mutuel. Et c'est peut-être là précisément le miracle de l'amitié véritable et là que réside l'intérêt de cette **Correspondance**. C'est peut-être aussi ce qui en fait une si belle histoire.

Et selon moi, un des plus beaux moments de cette aventure du cœur et de l'esprit, et par conséquent un des plus beaux moments du spectacle, c'est celui où l'on voit les "deux troubadours", chacun de leur côté, souffrir des horreurs de la guerre ou de ce qu'ils considèrent comme les horreurs de la Commune. L'une parce que sa foi dans le peuple est ébranlée, l'autre parce qu'il trouve là, malgré lui, la justification de sa misanthropie. Ils souffrent différemment, mais ils souffrent tous les deux, et ce sont bien deux êtres de chair qui palpitent à ce moment-là devant nous. Et cela vaut bien toutes les exégèses du monde!

*Claude TRICOTEL*

N.D.L.R. L'Avant-Scène Théâtre du 15 juin (n° 732) publie le texte intégral de la pièce, avec des photographies.

## **LA MANSARDE BLEUE**

Une représentation unique a eu lieu le 7 Mai à la Maison pour Tous de Courbevoie: tentative intéressante, interprétée avec talent et conviction, pour faire revivre les amours célèbres et souvent défigurées (par exemple par Cécil Saint-Laurent dans **Trois amants à Venise**) de Sand et de Musset. Rien de raccrocheur, pas de clins d'œil égrillards: les auteurs sont partis de textes, correspondance, romans, ouvrages autobiographiques, témoignages des contemporains, en s'interdisant "d'inventer ou d'imaginer un seul mot qui ne soit pas rigoureusement authentique". Le pari est tenu, je m'en porte garant, et le résultat est assez fascinant. Le danger était grand d'aboutir à un mélange artificiel et littéraire, mais non, on plonge dans le vécu, et l'intensité dramatique progresse de telle manière que ceux mêmes parmi les spectateurs qui connaissent l'histoire dans ses moindres détails, s'y laissent prendre et vibrent avec les interprètes. C'est un œuvre collective de Marie-Françoise Morard, Denise Metmer et Bernard Lanneau, créée dans l'enthousiasme. Nous leur souhaitons de trouver une scène où ils puissent donner une suite de représentations pour un public plus étendu.

G. L.

# LA VIE DE LA SOCIETE

Assemblée Générale du 16 Mai 1983

## Rapport moral

Notre association compte 150 membres en ce mois de mai 1983 parmi lesquels une dizaine de nouveaux depuis le 1er Janvier. Plusieurs adhérents n'ont pas renouvelé leur adhésion et n'ont donné aucun signe de vie. Nous ne savons s'il faut les rayer de nos listes ou attribuer leur silence à de la négligence. Ceci nous gêne considérablement dans l'évaluation de notre effectif et nous occasionne des frais. Nous demandons aux anciens adhérents qui ne veulent plus faire partie de l'Association de nous le signaler par une lettre.

Le Bulletin N°3 (un numéro spécial sur Nohant) paru juste avant les vacances nous a valu un nombreux courrier. Nous avons reçu plusieurs demandes d'envois et de renseignements sur les activités de l'Association. Dans l'état actuel de notre budget, il ne nous est pas possible d'en publier plus d'un par an. Nous le maintiendrons tant que nous pourrons, car c'est un lien qui justifie l'adhésion des membres de province représentant presque la moitié de nos adhérents.

Notre première activité de la saison 82-83 a été le traditionnel repas au café Procope le 25 Novembre. Nos invités étaient: Joseph Barry, membre de notre association, qui nous a parlé de son livre récemment paru alors: **George Sand ou le scandale de la liberté**, et les deux comédiens Denise Bosc et Robert Marcy, venus présenter le spectacle qu'ils allaient donner en Février au Lucernaire. Nous étions 37 personnes à ce dîner.

Une seconde tradition de notre Association: le concert annuel donné dans les salons privés du Lycée Condorcet. Il a eu lieu le 5 Janvier. On peut vraiment parler d'une "tradition" car c'est la 3ème année qu'il a lieu et il remporte un succès qui s'accroît tous les ans.

Ce concert est justifié par l'amour de George Sand pour la musique, et son contenu est toujours lié aux musiciens qu'a connus George Sand. Cette année Schubert et Liszt étaient au programme, avec Myriam Birger et Alexis Galpérine comme interprètes. Nous avons demandé à Georges Lubin de replacer ces deux compositeurs dans la vie de George Sand, ce qui nous a valu une conférence préliminaire. Cette soirée a été retransmise à la radio américaine à New-York.

Le 19 Janvier avait lieu au théâtre du Lucernaire le spectacle: **Troubadours de Pendule** inspiré par la correspondance Flaubert-Sand. Les nombreux membres de l'Association présents ont pu apprécier cette pièce de grande qualité et ont été particulièrement sensibles au jeu des comédiens si l'on en juge par les remerciements et les encouragements qui leur ont été adressés. On pourra lire dans ce numéro un compte-rendu de cette pièce sous la plume de Claude Tricotel, lui-même spécialiste des relations Flaubert-Sand ( **Comme deux troubadours** ). Avant la représentation, nous étions réunis dans l'amusant petit restaurant de Lucernaire pour un repas regroupant des amis d'**Amis**, et des représentants de l'Association Flaubert.

Nous ne nous bornons pas à notre propre programme, nos "Associations-sœurs" telles que les Amis de Balzac ou la Société Chopin, organisent des manifestations avec un sujet sandien, auxquelles nous convions nos adhérents.

C'est ainsi que le 1er Février a eu lieu au centre Daviel une soirée organisée par les Amis de Balzac. Georges Lubin, Joseph Barry et Thierry Bodin ont devisé à bâtons rompus sur de nombreux sujets sandiens. Nous avons noté l'intérêt des Amis de Balzac pour George Sand et les grandes connaissances de plusieurs de ses membres sur la romancière.

Dans le même ordre d'idées, une 2<sup>e</sup> conférence a été donnée le 8 mars au PEN Club par Georges Lubin et Joseph Barry: **George Sand, un écrivain moderne.**

Nous participons souvent aussi aux activités de la Société Chopin.

Nous étions présents tout spécialement à la conférence donnée par Xavier Deryng au square d'Orléans, où George Sand et Chopin ont habité de nombreuses années. Des lettres et des textes écrits sur les lieux mêmes ont été lus à haute voix par Elisabeth Parmentier.

Le 4 mai, Georges Lubin donnait dans le cadre romantique de la Bibliothèque Polonaise à l'île Saint-Louis, une conférence intitulée: **Nohant, haut lieu de la musique**, et suivie d'un récital par le jeune pianiste Florent Boffart.

Le 7 mai nous avons été plusieurs à nous retrouver à l'amphithéâtre Quinet de la Sorbonne où se déroulait le colloque Chopin. Deux communications touchaient particulièrement George Sand: celle de Bozena Schmid-Adamczyk sur le **séjour de Chopin et George Sand à Valldemosa**, et celle de Marie-Paule Rambeau sur: **Chopin à travers l'œuvre de George Sand**. Nous avons demandé à Marie-Paule Rambeau de bien vouloir redonner cette brillante conférence l'année prochaine pour les membres de l'Association. Elle a accepté volontiers.

Nous avons plusieurs projets pour les mois prochains:

- visite de l'atelier de Delacroix, place Furstenberg, le 22 Juin.
- une participation de nombreux membres de l'Association aux **Fêtes Romantiques de Nohant** en juin 1983.
- une participation également au colloque d'Echirolles sur **George Sand et l'Italie**
- Notre voyage à Venise ayant dû être remis à une date ultérieure en raison des récentes dispositions monétaires, nous comptons organiser en Juin 1984 un voyage à Nohant, avec la Société Chopin de Paris.

Enfin nous participerons au Colloque et à l'exposition Jules Sandeau qui doivent se dérouler à Nohant et à Paris en 1983.

Notre Assemblée Générale s'est tenue le 16 mai 1983 au Lycée Condorcet. 65 membres de l'Association étaient présents ou s'étaient fait représenter. Le vote pour le renouvellement d'une moitié du Conseil d'Administration, a suivi; puis les rapports, (moral et financier) ont été approuvés à l'unanimité.

*Bernadette CHOVELON*



## CONFÉRENCES

### *AU P.E.N. Club Français*

Le 8 mars dernier, Joseph Barry et Georges Lubin donnaient au P.E.N. club, une conférence intitulée: **Un écrivain moderne: George Sand.**

Il n'est pas possible de résumer en quelques lignes cette double causerie. Mais il nous a paru important de citer les phrases qui nous ont semblé les points d'appui des conférenciers, désireux de prouver que George Sand n'est pas qu'un écrivain romantique. Elle a annoncé des grands courants d'idées (dont certains n'ont vu le jour que dans la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle), portant sur l'évolution des structures profondes de la société, une étonnante vision lucide et réaliste.

Prenant la parole en premier et s'adressant à un public déjà fort averti, Joseph Barry définit la romancière, comme: "*Une femme de notre temps, passionnée par tout ce qui nous passionne, osant déjà ce que nous osons à peine, vivant sa liberté plus que la prêchant, et la vivant avec une plénitude qu'atteignent difficilement, au XX<sup>e</sup> siècle, les femmes des années 80*".

A son tour, Georges Lubin, sans vouloir faire un inventaire exhaustif de tous les bouleversements sociaux et politiques prévus par George Sand, se réfère à des textes portant sur des points précis:

— **le féminisme:** "Je tirerai la femme de son abjection" écrivait-elle à une époque où Proudhon affirmait: "L'homme et la femme ne vont pas de compagnie. La différence de sexe élève entre eux une séparation de même nature que la différence de races met entre les animaux". George Lubin explique le féminisme de George Sand qui n'est pas celui de 1983, mais qui est un véritable féminisme pour 1848: à cette époque, où dans les classes laborieuses bien peu de femmes savaient lire, il aurait été prématuré de prêcher l'accession des femmes aux droits politiques. D'ailleurs il n'y aurait pas eu un homme sur 10.000 pour admettre cette idée. George Sand a voulu dans un premier temps réhabiliter la femme et l'instruire.

— **La religion:** Interrogé par Francine Mallet, le Cardinal Daniélou répondit: "Spirdion, c'est Vatican II". ! Et le conférencier de démontrer cette affirmation quelque peu déconcertante pour un public amusé:

— L'enfer auquel George Sand ne croyait pas? "Où voyez-vous l'enfer aujourd'hui? Les flammes dont les curés de mon enfance nous menaçaient en chaire tous les dimanches, ont disparu des homélies".

— La confession à laquelle George Sand s'attaque dans **Mademoiselle la Quintinie?** "Elle devient un rite quasi oublié".

— L'abstinence? Dans ses agendas, elle a noté: "Abstinence? abstinence de quoi, imbéciles?... Est-ce que Dieu a fait ce qui est bon pour qu'on s'en prive?". Il faut bien constater qu'aujourd'hui, on est devenu plus que laxiste dans l'Eglise sur l'abstinence".

L'énumération est longue et intéresse particulièrement les auditeurs de plus en plus amusés: le célibat des prêtres, les idées sur la survie montrent une George Sand passionnée pour des principes fondamentaux que Vatican II ne repensera que presque un siècle plus tard.

— **La vie politique.** George Sand a prophétisé l'accession des masses aux leviers de commande. Le conférencier cite des textes de la romancière annonçant la venue au pouvoir "d'hommes plus fiers et plus forts, qui sans se déguiser en bourgeois et sans

chercher à donner à leur sang la teinte bleue, auront autant de valeur et d'influence véritable sur les esprits que les rhétoriciens et les gradués des collèges..." (à Poncy, 25.XI.45, t.VII,p.193).

Des citations diverses démontrent la prescience que George Sand a eue des robots, du "Musée Imaginaire" de Malraux, et on termine sur une phrase angoissante tirée d'un de ses derniers écrits sur les **Dialogues et fragments philosophiques** de Renan, qui, hélas, est plus d'actualité que jamais: "... Nous voici donc lancés dans des guerres atroces où vous régnerez par la terreur, et votre science de destruction augmentant toujours, chaque nouvelle guerre sera plus meurtrière que les autres, jusqu'à ce que vous restiez seuls en face de vos instruments formidables, n'ayant plus d'autre ressource que de faire sauter la planète pour en finir."

B. C.

### *Dans le Var*

Nous avons signalé dans le Bulletin de 1982 (n°3) la conférence que M. Maurice Jean a faite devant les **Amis du Vieux Toulon** le 24 mars 1982, sur le séjour de George Sand à Tamaris en 1861. Très enrichi, le texte de sa conférence a servi de base à une publication qui n'occupe pas moins de 50 pages dans le **Bulletin de la Société des Amis du Vieux Toulon**, n° 104, 1982. (69 cours Lafayette, 83000 Toulon).

Complètement refondue, cette conférence a été prononcée le 18 avril dernier, devant les **Amis de La Seyne ancienne et moderne**. Nombreux ont été les assistants, fort intéressés par les détails qui leur étaient révélés du séjour de la romancière dans une localité qui est à leur porte. Tellement intéressés qu'on envisage de subventionner l'édition des Notes de voyage de George Sand, qui sont inédites à la Bibliothèque Nationale.

G. L.

### *Dans le Rhône*

A Francheville, M. Grisot, membre de l'association, a prononcé une conférence sur George Sand, à l'invitation des "**Amis de la Bibliothèque**". Une exposition de dessins et de photographies avait lieu en même temps dans les locaux de la bibliothèque. Un public attentif a montré par ses applaudissements l'intérêt qu'il avait porté à l'évocation de l'écrivain "bourreau de travail".

### *A Loches*

Madame Kimpel, qui prépare un ouvrage sur George Sand, vient de faire à Loches une conférence sur ses rapports avec Stendhal.

## *A Venise*

M. René Tavernier, président du PEN Club français, a fait le mois dernier à Venise une conférence sur "Sand et Musset dans Venise la Rouge". Pleine d'aperçus nouveaux, d'heureux rapprochements, elle a enthousiasmé un public lettré. Détachons-en ce passage sur George Sand : "Henry James note qu'elle possédait le plus grand instinct d'expression qui eût jamais été donné à une femme. Face à ce jugement, que vaut l'opinion de Baudelaire qui tant eut d'influence sur les écrivains et critiques de ce siècle : "J'ai toujours été étonné qu'on laissât les femmes entrer dans les églises. Quelle conversation peuvent-elles tenir avec Dieu ?" L'odieux et la sottise de ce propos égale les jugements portés par le poète des **Fleurs du mal** sur "la femme Sand". Ils doivent nous rappeler que ce poète de génie s'est aussi souvent trompé dans ses jugements sur les peintres et les écrivains. Aujourd'hui nous avons le droit de préférer à "l'impeccable" Gautier une femme qui, dans son dialogue avec Flaubert, autre idole esthétique de notre temps, se situe du côté de la générosité vraie, celle du cœur, de l'esprit, de l'invention, et non du côté d'un formalisme étouffant".

## *Au Centre Daviel*

George Sand plus "avancée" que Balzac ?

Le 1<sup>er</sup> février dernier, Les Amis de George Sand ont entendu, aux côtés des Amis de Balzac réunis dans leur salle (comble) du centre Daviel, une causerie à bâtons rompus de Joseph Barry, à l'occasion de la parution, aux éditions du Seuil, de son ouvrage intitulé: *George Sand ou le scandale de la liberté*.

Après avoir présenté le biographe, Georges Lubin place le débat sur les rails, aussitôt relayé par Thierry Bodin, qui entraîne à son tour le public dans une large participation (non seulement par de pertinentes questions, mais par un ensemble d'aperçus éclairants) à l'approfondissement de quelques aspects de la personnalité de George Sand. Tour à tour sont évoquées certaines de ses options politiques et l'originalité de ses positions religieuses, beaucoup plus complexes qu'il n'est parfois admis. Joseph Barry s'interroge sur son éventuel sens du tragique. Il insiste sur la modernité de l'écrivain, laquelle dépasse, à ses yeux, celle de Balzac. Dans certaines audaces de sa vie affective, comme dans les transgressions suggérées par quelques-uns de ses personnages, il se demande si, en avance sur nous-mêmes, elle n'annoncerait pas le XXI<sup>e</sup> siècle.

A Thierry Bodin qui, après un certain nombre de critiques, lui reproche d'avoir par trop escamoté les vingt dernières années de la vie de George Sand, le biographe répond, avec une désarmante bonne humeur, qu'il attend l'inspiration de la poursuite, par Georges Lubin, de la publication des derniers tomes de la correspondance; que, pour sa part, il ne demande pas mieux que de compléter son étude. Ce qu'on lui souhaite de réussir avec le même sérieux et le talent qui valent au présent volume d'avoir atteint en peu de mois les 32.000 exemplaires.

*Aline ALQUIER*

## EXPOSITIONS

### AU TRIANON DU PARC DE BAGATELLE

Dans le cadre du Festival Chopin, une belle exposition s'est tenue du 30 Mars au 12 Mai dans les salons du Trianon. Une bonne partie était prêtée par la Société historique et littéraire polonaise de Paris. Une autre venait de Varsovie, en général sous la forme de fac-similés. Portraits, gravures rares, autographes, manuscrits musicaux, pianos (dont un Pleyel 1839 sur lequel Chopin a joué): en tout 135 numéros qui ont retenu l'attention des visiteurs, fort nombreux pendant toute la durée de l'exposition.

George Sand y avait sa place comme il se doit:

— N°49. — **Dessin au crayon**, Ayant appartenu à Chopin (c'est une reproduction assez gauche d'un des portraits de Calamatta, celui aux nœuds de rubans couvrant les oreilles.)

— N°50. — **Portrait par Napoléon Illakowicz**, 1849, huile sur bois. (Il me paraît très douteux, tant par sa date, puisque George Sand et Chopin étaient séparés depuis plus de 2 ans en 1849, et que George Sand n'est venue que trois jours à Paris en 1849, sans voir Chopin. On a beau nous dire que ce portrait a appartenu à Chopin qui l'a donné à son élève Karol Mikuli, je suis très sceptique, d'autant plus que la ressemblance n'y est absolument pas.)

— N°51. — **Robes portées par George Sand**, prêtées par le Musée du costume à Paris.

— N°52 et 54. — **Lettres de Chopin et Maurice Sand à George Sand**.

— N°53. — **Portrait présumé par Théophile Kwiatkowski**, crayon, aquarelle et gouache, vers 1844. (A l'inverse du N°50, je serais assez tenté d'y voir George: les yeux, les cheveux, la coupe du visage, les bagues, le col et le bandeau de dentelle fine, les fleurs à la tempe, la broche au col, ne vont pas contre cette attribution. Sur un portrait par Madame Odier (Correspondance, t. III, ill. n°5) on retrouve un bandeau analogue.)

— N°67. — **Lettre de George Sand à Mickiewicz**.

On pouvait regretter l'absence de toute représentation de la maison de Nohant, qu'il eût été bien facile de découvrir.

G.L.

### GEORGE SAND ET L'ODEON

A la mairie du VI<sup>e</sup> arrondissement a eu lieu du 20 Janvier au 20 Février une exposition sur le bicentenaire de l'Odéon, organisée par la Ville de Paris et la Comédie-Française. Une bonne place y était réservée à George Sand, en particulier à ses succès odéoniens: **François le Champi** (1849), **Le Marquis de Villemer**(1864). Une gravure de la Bibliothèque Nationale représentait "les abords de l'Odéon le matin de la première représentation", et le catalogue reproduisait l'article de Francisque Sarcey rendant compte de l'atmosphère extraordinaire qui régnait sur la place et dans la salle le soir de cette mémorable première du **Marquis de Villemer**.

En Janvier, une exposition organisée par la R.A.T.P. et la Comédie Française, sur le même thème, présentait à la station Châtelet du Métro le portrait de George Sand par Thomas Couture sur un grand panneau visible dans toute la station.

## GEORGE SAND ET L'HISTOIRE NATURELLE

Au Muséum d'histoire naturelle de Toulon, une exposition originale qui a duré de Novembre 1981 à Mars 1982 sur le thème "La flore des environs de Toulon vue par George Sand et illustrée par l'herbier Mercurin". Un intéressant catalogue avait été édité, avec une introduction de Monsieur Maurice Jean sur le séjour de George Sand à Tamaris en 1861, fort bien documentée. Suivent les descriptions de 65 plantes que George Sand a vues, recherchées, mises en herbier. Sa passion pour la botanique, qui se fait jour dans les romans de cette époque, était ainsi intelligemment mise en lumière pour les Toulonnais.

## SANDEAU... ET SAND

A l'occasion du centenaire de la mort de Jules Sandeau, une exposition se met en place au château de Nohant. L'inauguration a eu lieu le 23 Juin. Il y aura ainsi un attrait supplémentaire pour les visiteurs de l'été, et pour les mélomanes attirés par le Festival romantique.

## PUBLICATIONS EN FRANCE

— Les éditions de l'Aurore (4, bd des Alpes, B.P. 19, 38240 Meylan) ont publié récemment:

— **Contes d'une grand-mère**, 2<sup>e</sup> série, Texte établi, présenté et annoté par Philippe Berthier, dessins de Christiane Sand et Roland Figuière.

— **Le Pêché de Monsieur Antoine**, Texte établi, présenté et annoté par J.H. Donnard et Jean Courier, clichés Robert Thuillier.

— Le roman **Jean de La Roche**, dont l'action se situe en Auvergne, va sortir en édition de luxe, avec des eaux-fortes de Christiane Bruguier-Pastré (3, rue Georges Courteline, 92110 Clichy).

— Le tome XVII de la **Correspondance** vient de paraître (éd. Garnier).

— La traduction de l'ouvrage de Joseph Barry a paru aux éditions du Seuil, sous le titre **George Sand ou le scandale de la liberté**. Un très vif succès l'a accueilli dès sa sortie en librairie.

— De Jacques Viard, **Pierre Leroux et les socialistes européens**, (Hubert Nyssen, éditeur; Presses Universitaires de France, diffuseur), ouvrage où George Sand est citée presque à chaque page, et qui fait le point sur l'influence et l'audience de ce penseur méconnu que fut Leroux et par contre coup sur celles de George Sand.

— Dans les **Cahiers de l'Iroise**, un article de Georges Lubin, avec une lettre inédite à Emile Souvestre. (n°1 de 1983).



## PUBLICATIONS A L'ETRANGER.

### — Aux Etats-Unis:

- **Conference proceedings** (actes des colloques), n° 1 (1976) et n° 2 (1978) avec la collaboration de sandistes éminents. Le tome 2 contient en particulier une Bibliographie des travaux sur George Sand parus de 1964 à 1980, due à Gaylord Brynolfson, de Princeton University. Il serait bien à souhaiter que ces travaux parussent en français. Le cours du dollar rend difficile leur souscription par le lecteur français (Hofstra University, Cultural and Intercultural Studies - AMS PRESS, Inc. 56, East 13<sup>th</sup> Street, New-York, N. Y. 10003).

### — En Tchécoslovaquie:

- Dans **Svetová Literatura**, 82/5, un article de Dr Wladimir Brett, *George Sand a Cechy: znovu i nově* (George Sand et la Bohême, du nouveau et de manière nouvelle), qui reprend, avec documents à l'appui, la question controversée des rapports de Sand avec la Bohême, à la lumière des dernières découvertes, en particulier celle que nous avons publiée dans le n° 1 de 1980: "George Sand descendante d'un roi de Bohême". L'article fait le point et publie des portraits des aïeux de G. Sand, Albrecht et Zedena, ainsi que la plaque tombale de cette dernière.

### — En Roumanie

- Mme Lélia Trocan travaille actuellement à une thèse sur la Correspondance de George Sand.

### — En Italie

- Le **Bolletino del Centro "Charles Peguy"**, Lecce, Italie, n° 4, sept. 1982, publie un article de notre ami Peter Byrne, avec deux lettres inédites de G. Sand à W.J. Linton.
- Dans **Quaderno filosofico**, n° 6, 1982 (Universita degli Studi, Lecce), un article de Jacques Vier: "Considérations sur Spiridion".

---

Un voyage à Majorque est en préparation. Départ 30 Septembre ou 7 Octobre.  
Pour tous renseignements, s'adresser à J.P. Nivert, 29 Bld Murat, 75016 - Paris.

# MUSÉE RENAN-SCHEFFER

ANNEXE DU MUSÉE CARNAVALET

16, rue Chaptal, 75009 Paris

Tél. 874-95-38

Métro : « Saint-Georges » et « Pigalle »

Ouvert tous les jours, sauf le lundi, de 10 heures à 17 h 40.

Prix d'entrée : 7 F. — Demi-tarif : 3,50 F.

Renseignements : **Sabine Raynaud de Lage**, attaché de presse au musée Carnavalet.  
Tél. 272-21-13.

C'est dans le quartier de la Nouvelle-Athènes, au 16, rue Chaptal, que vint habiter en 1830 le peintre Ary Scheffer. La maison, construite en 1820, existe encore telle que l'a connue son illustre locataire ; derrière la grille, une allée bordée d'arbres conduit à une cour aux larges pavés, entourée de trois bâtiments : deux ateliers aux grandes verrières et, au fond, la maison avec sa façade à l'italienne typique de l'époque Restauration. Un petit jardin communique avec une serre récemment restaurée où l'eau d'une fontaine ruisselle sur la rocaille. C'est ici qu'Ary Scheffer vécut et travailla pendant près de trente ans ; c'est ici que tous les vendredis soir il recevait ses amis qui comptaient parmi les plus grands noms des arts et des lettres : Berryer, Gobineau, Ingres, Béranger, Delacroix, Tourgueniev, Liszt, Lamennais, Chopin, George Sand, Lamartine, Ernest Renan qui épousa en 1856 la nièce d'Ary Scheffer. La maison et les collections de souvenirs d'Ary Scheffer et d'Ernest Renan, conservées dans leur cadre d'époque, constituent un précieux témoignage sur la vie littéraire et artistique au 19<sup>e</sup> siècle. Les bâtiments ont été inscrits à l'Inventaire supplémentaire en 1956, les collections classées Monument Historique en 1958. La petite fille d'Ernest Renan, Madame Corrie Siohan (décédée en 1982) et son époux Robert Siohan, soucieux d'assurer la pérennité du lieu, ont cédé à l'Etat, en 1956, l'ensemble immobilier, tout en conservant l'un des ateliers à titre viager.

La Ville de Paris assume depuis 1982 la gestion de cet ensemble appelé à devenir une annexe du musée Carnavalet.

Les collections Renan-Scheffer, données sous réserve d'usufruit, ne sont actuellement pas visibles. Le musée Carnavalet expose dans l'hôtel, au fond du jardin, une partie de ses réserves se rapportant à la vie littéraire et artistique du 19<sup>e</sup> siècle. Le rez-de-chaussée du musée Renan-Scheffer abrite trois salles consacrées à la présentation des souvenirs de George Sand. En attendant l'aménagement définitif du musée Carnavalet, les cent soixante-dix objets (peintures, meubles, bijoux, souvenirs) qui composent la donation consentie en 1923 par la petite-fille de l'écrivain, Aurore Lauth-Sand, trouvent naturellement leur place en ce lieu puisque George Sand, qui habita non loin d'ici, square d'Orléans, fréquentait les « vendredis » d'Ary Scheffer. La donation Lauth-Sand présente des souvenirs

de George Sand, de ses parents et de ses amis : un pastel de Quentin de La Tour et une précieuse tabatière permettent d'évoquer la figure du maréchal de Saxe, arrière-grand-père de George Sand ; plusieurs miniatures et dessins, certains de la main même de George Sand, nous font pénétrer dans son intimité familiale. George Sand vécut entourée d'amis, parmi lesquels Musset, Chopin, Liszt, Ingres et Delacroix représentés par plusieurs dessins. Un curieux éventail peint par Auguste Charpentier et par George Sand elle-même nous conserve le souvenir des réunions de Nohant. A travers cette collection nous est restitué le souvenir d'une femme exceptionnelle mais aussi de toute une partie importante de la société parisienne de son temps.

Le premier étage, réservé aux expositions temporaires, abrite jusqu'en octobre un choix de portraits évoquant la vie littéraire et artistique de Paris au 19<sup>e</sup> siècle. A travers les noms illustres (Girodet, Isabey, Ary Scheffer, Courbet, Couture, Carrière), c'est tout un siècle qui défile avec les images de poètes (Hugo, Vigny, Lamartine, Musset, Verlaine, François Coppée), de romanciers et d'historiens (Michelet, Alexandre Dumas, Edmond de Goncourt, Ernest Renan, Jules Vallès), mais aussi les images d'acteurs (Rachel, Mademoiselle Mars), de chanteurs d'opéras (La Malibran) ou de chansonniers (Béranger), de journalistes (Séverine). Ce panorama de la vie littéraire et artistique au 19<sup>e</sup> siècle cédera à l'automne prochain la place à une exposition consacrée à Jules Sandeau qui a donné à George Sand la première moitié de son nom.

**Dominique MOREL,**  
*conservateur du musée Carnavalet,  
chargé du musée Renan-Scheffer.*

conservateur du musée  
chargé du musée



Copyright 1983 © Les Amis de George Sand